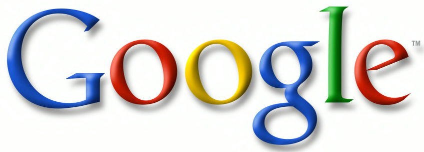
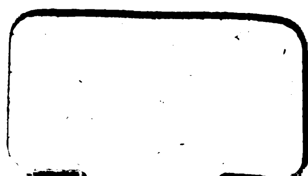

Google





AUGUSTE ANGELLIER.

LE CHEMIN DES SAISONS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
Boulevard Saint-Germain, 79

MCMIII

1. No subject "1"

à Madame E. Simon.
hommage respectueux.
Aug Angellier.

LE

CHEMIN DES SAISONS

LA FUITE DE L'HIVER.

Sentant le vent tiède proche,
L'Hiver, que la peur harcèle,
Lance la dernière grêle
Qui reste dans sa sacoche.

Il a vidé la besace
Où, lorsqu'il vient de Norvège,
Il met ses flocons de neige
Et ses pendillons de glace.

Mais les poches pendent flasques,
Il en tire, mal gelées,
Des débris de giboulées
Dans des restes de bourrasques.

Il s'en retourne à son pôle
Remplir son sac de froidure,
Qu'à la saison âpre et dure
Il reprendra sur l'épaule ;

Et, vieux vagabond morose,
Vieux bourru, semeur de rhumes,
Il reviendra de ses brumes,
Aux premiers jours de nivôse,

Pour jeter à mains ouvertes,
En sacrant dans ses rafales,
Ses récoltes boréales
Sur nos pauvres plaines vertes.

PRINTEMPS CRAINTIF.

Sous le ciel bleu les champs sont verts;
De jeunes blés luisent en ligne
Sur les bruns sillons entr'ouverts;
Un coup de verdure égratigne
Les halliers noirs encor déserts.

Un grand vent qui brasse les airs
D'un souffle encore âpre, consigne
Le Printemps frileux aux revers
Des talus qu'un fossé souligne
D'un trait brisé de reflets clairs.

Tout peureux des frimas soufferts,
Le pauvre Printemps se résigne ;
Mais sentant près des jours plus fiers,
Déjà presque railleur, il cligne
Ses yeux bleus d'herbe recouverts ;

Et songeant aux défunts hivers,
Il entend, d'une âme maligne,
Éclater de côtés divers,
Dans les prés, le bois et la vigne,
Les essais des prochains concerts.

LA GRÊLE.

Les légers grêlons de la grêle
Bondissent sur le bord des toits;
Leur chute claire s'amoncèle,
Au pied des murs, en tas étroits;

Parfois, se heurtant aux parois,
Un grain rejaillit et sautèle
Sur les pavés mouillés et froids,
Comme une blanche sauterelle.

Le sol un instant étincelle,
Argenté de ce fin gravois;
Les légers grêlons de la grêle
Bondissent sur le bord des toits.

LE RÉVEIL.

Sur les collines reverdies
Où l'Hiver cesse de neiger,
Le Printemps court d'un pied léger,
Chassant les bises refroidies ;

Réveillant les fleurs engourdies,
Et rouvrant l'étable au berger,
Il fait dans les airs voltiger
Les premières ailes hardies ;

Les aubes enfin attiédies
Recommencent à se franger
D'un peu d'or, longtemps étranger
A leurs tristesses alourdies ;

Sur les pelouses rebondies,
Au pied des arbres du verger,
On voit les ombres s'allonger
En lignes chaque jour grandies;

Les eaux joyeuses, déraidies,
Se remettent à voyager;
Et les oiseaux à ramager
Des bouts de chansons étourdies.

LA SAINT-VALENTIN.

à Léopold Lacour.

Février vient, c'est la Saint-Valentin,
Février vient, il fait rougir les saules,
Et, sous les rais d'un soleil argentin,
Encor frileux découvre ses épaules.

Dès qu'au ciel gris, c'est la Saint-Valentin,
Dès qu'au ciel gris, un peu d'aube prochaine,
Un pli d'argent et de jour indistinct
Ont soulevé les ombres sur la plaine,

Tous les oiseaux, c'est la Saint-Valentin,
Tous les oiseaux, rouge-gorges, fauvettes,
Merles, geais, pics, tout le peuple mutin
Des moineaux francs, les vives alouettes,

Se réveillant, c'est la Saint-Valentin,
Se réveillant, et secouant leurs plumes,
D'un fou désir et d'un vol incertain
Se sont cherchés dans les dernières brumes.

Dans les buissons, c'est la Saint-Valentin,
Dans les buissons, les lierres et les haies
Où le houx vert offre un rouge festin,
Dans les roseaux, les halliers, les coudraies,

Dans les vieux murs, c'est la Saint-Valentin,
Dans les vieux murs, pleins d'heureuses nouvelles,
Ce fut des cris, des chants, un bruit lointain
De gazouillis et de battements d'ailes.

Tous échangeaient, c'est la Saint-Valentin,
Tous échangeaient, en palpitant de joie,
Maint propos tendre ou leste ou libertin,
Après lesquels il faut qu'on se tutoie.

De temps en temps, c'est la Saint-Valentin,
De temps en temps, se détachait un couple;
Et tous les deux avaient bientôt atteint,
Pour y causer tout seuls, un rameau souple.

Puis ils cherchaient, c'est la Saint-Valentin,
Puis ils cherchaient les branches élevées
Ou l'humble touffe où blottir leur destin,
Et faire un nid aux futures couvées.

Et tout le jour, c'est la Saint-Valentin.
Et tout le jour ce fut des mariages,
Conclus sans prêtre et francs de sacristain,
Et dont les lits sont les premiers feuillages.

Voici le soir, c'est la Saint-Valentin,
Voici le soir, sortant de ses repaires
L'ombre a rampé vers le soleil éteint :
Tous les oiseaux sont endormis par paires.

PROMESSES DE MARS.

Quand Mars sème ses giboulées
Dont la grêle folle étincelle,
Quand, de ses blanches aiguillées,
Le givre brode de dentelle
Les noires branches des allées,

Dans les herbes renouvelées
Déjà prêtes pour l'asphodèle,
D'exquises senteurs exhalées
Annoncent le retour fidèle
Des douces brises exilées :

Et des collines aux vallées,
Le petit rouge-gorge appelle,
Secouant ses ailes mouillées,
Les jours où le bois entremêle,
Pour cacher les nids, ses feuillées.

Mais aux âmes inconsolées
Qu'importe que Juin amoncelle
Sur les vieux murs les giroflées,
Et que dans les airs bleus ruisselle
Un flot de chansons roucoulées?

Mes espérances sont allées
Dans la froide tombe avec celle
Qui dort au champ des mausolées;
Le Printemps est mort avec elle;
Toutes saisons sont désolées.

PRINTEMPS MARIN.

Les premiers azurs printaniers
Reculent au loin les écumes
Des flots verts, longtemps prisonniers
Sous les brouillards gris et les brumes;

Les mouettes, de nouveau blanches,
S'entrecroisent dans le ciel pur;
Les falaises, en lignes franches,
Redressent dans l'air leur grand mur,

Dont hier encor le contour,
Presque effacé par les nuées,
Flottait confusément autour
De leurs pentes diminuées;

Les dunes blondes reparaissent ;
Et même le vieux cap lointain
Nos yeux surpris le reconnaissent,
Encor sombre et presque indistinct.

Les matelots sortant du port
Tournent un plus joyeux visage
Vers leurs femmes qui, sur le bord,
Crient des souhaits d'heureux voyage ;

Et, dans les flancs vitreux de l'onde
Entrant en lumineux frissons,
Le soleil réveille et féconde
Les amours obscurs des poissons.

LES BOURGEONS.

à Henri Potez.

Les bourgeons verts, les bourgeons blancs
Percent déjà le bout des branches,
Et, près des ruisseaux, des étangs
Aux bords parsemés de pervenches,
Teintent les arbustes tremblants ;

Les bourgeons blancs, les bourgeons roses,
Sur les buissons, les espaliers,
Vont se changer en fleurs écloses ;
Et les oiseaux, dans les halliers,
Entre eux déjà parlent de roses ;

Les bourgeons verts, les bourgeons gris,
Reluisant de gomme et de sève
Dont s'embaument les vents surpris,
Recouvrent l'écorce qui crève
Le long des rameaux amoindris;

Les bourgeons blancs, les bourgeons rouges,
Sèment l'éveil universel,
Depuis les cours noires des bouges
Jusqu'au pur sommet sur lequel,
O neige éclatante, tu bouges;

Bourgeons laiteux des marronniers,
Bourgeons de bronze des vieux chênes,
Bourgeons mauves des amandiers,
Bourgeons glauques des jeunes frênes,
Bourgeons cramoisis des pommiers,

Bourgeons d'ambre pâle du saule,
Leur frisson se propage et court,
A travers tout, vers le froid pôle,
Et, grandissant avec le jour
Qui lentement sort de sa geôle,

Jette sur le bois, le pré,
Le mont, le val, les champs, les sables,
Son immense réseau tout prêt
A s'ouvrir en fleurs innombrables
Sur le monde transfiguré.

LES BAISERS.

Si mes baisers étaient des roses,
Boutons naissants, roses écloses,
Pendant l'Hiver triste et jaloux
Comme en l'Été joyeux et tendre,
Vous verriez les chemins s'étendre,
Jonchés de roses, devant vous.

Si mes baisers avaient des ailes,
Et ressemblaient aux tourterelles,
Quand Avril fait leur chant plus doux,
Vous seriez toujours entourée
D'oiseaux à gorge diaprée,
Qui chanteraient autour de vous.

Si mes baisers, ô bien Aimée,
Comme la neige au vent semée,
Quand Décembre empourpre les houx
Et flétrit le dernier cytise,
Étaient des flocons dans la bise,
Il neigerait autour de vous.

LES TROIS FILLES.

Les trois filles m'ont regardé :
La première avait un œil tendre,
Et près d'elle j'ai hasardé
Des mots qu'elle a paru comprendre ;

L'autre avait un corsage dru ;
Bien qu'elle eût un air de l'Olympe,
Elle souffrit, mieux qu'on n'eût cru,
Que ma main glissât sous sa guimpe ;

L'autre, en marchant parmi le foin,
M'a montré sa fine cheville ;
Je suis allé beaucoup plus loin
Auprès de la troisième fille.

CRIQUETTE.

« Criquette, où vas-tu de tes pieds mignons ?
Déjà dans le ciel un noir sacristain
Allume un à un tous ses lumignons
Qu'à l'aube il éteint. »

— « Je m'en vais cueillir de la marjolaine,
Afin d'embaumer, dans ma grande armoire,
Mes fichus de lin, mes jupons de laine,
Mon corset de moire. »

« Sais-tu que c'est l'heure où le loup-garou
Commence à rôder dans les bois, dit-on ?
Il t'emportera par ton joli cou
Ainsi qu'un mouton. »

— « Je l'adoucirai par une caresse;
Puis je lui dirai : « Suivez-moi, messire ! »
Et le loup-garou, comme un chien en laisse
Suivra mon sourire. »

MODESTIE.

Mignonne, ton cœur est-il,
Malgré ta face ingénue,
Aussi savant et subtil
Que lorsque je t'ai connue ?

Quand j'avais, t'en souvient-il ?
Baisé ton épaule nue,
Ton clair regard puéril
Semblait perdu dans la nue ;

Je vois ton calme profil,
Lorsqu'à demi dévêtue,
Ne sachant rien du péril
De ta chair mal défendue,

Tu poursuivais ton babil;
Et cet air de retenue,
Digne d'une fleur d'avril,
Dont tu marchais, en statue,

Sur le blanc et fin grésil
De ta chemise abattue;
L'Amour fronçait le sourcil
De voir ainsi survenue

Une vestale en exil,
Dans son domaine perdue;
Mais bientôt souriait-il
De t'avoir tant méconnue.

LE CRIEUR.

Cours chez toi, crieur, cours y décrocher
Ton plateau d'airain, ton marteau d'ivoire,
Dont, aux jours de feu, de fête ou de foire,
Sortent des sons clairs dignes d'un clocher!

Dans les carrefours, à la halle au grain,
Au pied du beffroi, sur la grande place,
Partout où le peuple ou s'assemble ou passe,
Frappe du marteau ton plateau d'airain!

Frappe à coups pressés, frappe à tour de bras!
Frappe ton plateau du marteau d'ivoire!
Comme si ta voix annonçait victoire,
Disperse, éparpille un joyeux fracas!

Tu proclameras, d'un cri souverain,
Qu'en ce jour enfin ma très fière Aimée
A mis sur mon front sa lèvre embaumée;
Frappe du marteau ton plateau d'airain!

Crie à tous les coins, crie à tous les vents!
Frappe ton plateau du marteau d'ivoire!
Mon bonheur est tel que je n'y puis croire
S'il ne m'est redit par les airs fervents!

LE MERLE.

Le merle siffle dans un chêne;
M'aimes-tu, ne m'aimes-tu pas?
Si tu m'aimes, mon âme est pleine
De vivats et d'alleluias!
Le merle siffle dans un chêne!

Le merle siffle dans un chêne;
Si c'est non; c'est moins de tracas!
Malheureux est le cœur que traîne
Le cruel Amour en ses lacs!
Le merle siffle dans un chêne!

Le merle siffle dans un chêne ;
Si c'est un peu ; que de contrats
Sont signés pour une semaine !
Signons donc pour jusqu'à cœur las.
Le merle siffle dans un chêne !

Le merle siffle dans un chêne ;
Si c'est peut-être ; les débats
Où se perd ton âme incertaine
Dureront tant que tu voudras !
Le merle siffle dans un chêne !

AVEU.

Si j'avais un cœur de cristal,
Vous y pourriez voir ma tendresse,
Et mon amour au vôtre égal,
Qui charme ma vie et la blesse ;

Et qu'il faut qu'un instant fatal
Change ma froideur en caresse,
Et notre parler amical
En soudains aveux pleins d'ivresse.

Votre âme trop prompte à frémir,
Et de souffrir seule affligée,
Sachant sa peine partagée,

La sentirait s'évanouir,
Et s'éclairerait, soulagée
De n'être pas seule à souffrir.

LE DIADÈME.

Bientôt, lorsque tu seras mieux,
Dans les grands bois silencieux
Que l'aube dore,
Nous irons, comme l'an dernier,
Voir si la hutte du vannier
Y fume encore.

Nous partirons par les sentiers
Étroits entre les églantiers,
Où la rosée,
Que fait descendre et que séduit
Le rêve tiède de la nuit,
S'est déposée ;

Et tandis que le ciel vermeil
Ruissellera du clair éveil
Des alouettes,
Les branches roses répandront
Sur ta chevelure et ton front
Des gouttelettes.

Dans les grands bois encor dormants,
De perles et de diamants
Ainsi coiffée,
Tu marcheras sur les gazons,
Dans des rayons, dans des chansons,
Comme une fée.

Quand nous suivrons, sous les tilleuls,
Le ruisseau bordé des glaïeuls
Que Mars y sème,
Plus riche encor que sous l'azur
Resplendira, dans l'air obscur,
Ton diadème.

Mais, dans le lointain carrefour
Où parfois, disant mon amour

Que rien ne change,
Je m'agenouille devant toi,
Quand tu te pencheras sur moi,
Ainsi qu'un ange,

Cette parure de joyaux,
Qui sur l'or brun de tes bandeaux
Luit et flamboie,
Sur mon visage coulera,
Et tout à coup l'inondera
De pleurs de joie.

RENDEZ-VOUS.

N'ayons point l'air de nous connaître :
Les rideaux de chaque fenêtre
Cachent des yeux, des yeux jaloux,
Dont quelques-uns ont de la haine ;
Mais tu m'auras à tes genoux,
Quand la nuit couvrira la plaine,
Dessous le laurier et le houx,
Auprès de la douce fontaine.

Pas un regard, pas un sourire :
Si ton cœur anxieux soupire,

Marche en levant un front altier :
Auprès de moi passe hautaine ;
Mais rien ne viendra t'effrayer,
Quand j'aurai ta main dans la mienne,
Dessous le houx et le laurier,
Auprès de la douce fontaine.

Attends les ombres embrumées,
Et qu'à leurs portes refermées
Les gens aient tiré les verrous ;
Alors, retenant ton haleine,
Tressaillant aux cris des hiboux,
Prends le sentier obscur qui mène
Dessous le laurier et le houx,
Auprès de la douce fontaine.

Je goûterai, heureux et triste
De ton brave amour qui dépiste
Tant d'yeux chargés de le veiller.
Les baisers que ta lèvre égrène
Dans ton cher parler familier,
Qui rit de ta fierté prochaine ;
Dessous le houx et le laurier,
Auprès de la douce fontaine.

LES CLOCHES.

à Paul Painlevé.

Dans le clocher sur la colline,
O cloches qui tintez là-bas,
Dont la claire voix argentine
Vient mourir parmi les lilas

Où ma bien-Aimée est assise,
Comme vous entrez dans mon cœur !
Auprès de la petite église
D'où s'éparpille votre chœur,

Dans l'herbe haute et parfumée,
A l'ombre des quatre cyprès,
Sommeille une autre bien-Aimée,
Vers qui souvent vont mes regrets.

Loin des cieux de cendre ou de flamme,
Elle dort, tenant dans sa main
Les primevères de mon âme,
Son long sommeil sans lendemain ;

D'autres fleurs, la rose embrasée,
Le lis pur, ont depuis fleuri ;
Mais le seul baigné de rosée
Fut ce pauvre bouquet flétri.

D'autres amours, plus chers peut-être,
Plus puissants, n'ont pu recouvrir
La grâce innocente et champêtre
De celui dont le souvenir,

Cloches de la petite église,
Me vient par vous sous les lilas
Où ma bien-Aimée est assise,
O cloches qui tintez là-bas !

LE FAISAN DORÉ.

à Pierre Carteron.

Quand le Faisan doré courtise sa femelle,
Et fait, pour l'éblouir, la roue, il étincelle
De feux plus chatoyants qu'un oiseau de vitrail.
Dressant sa huppe d'or, hérissant son camail
Couleur d'aube et zébré de rayures d'ébène,
Gonflant son plastron rouge ardent, il se promène,
Chaque aile soulevée, en hautaines allures;
Son plumage s'emplit de lueurs, les marbrures
De son col vert bronzé, l'ourlet d'or de ses pennes,
L'incarnat de son dos, les splendeurs incertaines
De sa queue où des grains serrés de vermillon
Sont alternés avec des traits noirs sur un fond

De riche, somptueuse et lucide améthyste,
Tout s'allume, tout luit d'un éclat qui dépiste
Les yeux, tant il s'avive et meurt de toutes parts.
C'est un scintillement où d'infinis hasards
Rassemblent des rayons de saphir, de topaze,
En foyers imprévus où leur choc les embrase.
Et, sur ces jeux muants de claires pierreries
S'unissant, se brisant en des joailleries
Que sertissent le bronze et l'acier et l'argent,
Court encore un frisson d'or mobile et changeant,
Qui naît, s'étale, fuit, se retrécit, tressaille,
Éclate, glisse, meurt, coule, ondule, s'écaille,
S'écarte en lacis d'or, en plaques d'or s'éploie,
Palpite, s'alanguit, se disperse, poudroie,
Et d'un insaisissable et féerique réseau
Enveloppe le corps enflammé de l'oiseau.

LE GLAS DE L'AMANT.

à Jean Lahor.

Tintez la cloche lentement!
Par le droit chemin funéraire,
Voici le cercueil d'un amant
Qu'on porte vers le cimetière,
Tintez la cloche lentement!

Il est mort de son long tourment,
Son âme était fidèle et fière;
Creuse encor plus profondément,
Vieux fossoyeur, creuse la terre:
Tintez la cloche lentement!

Alentissez le tintement !
La terre est molle et printanière,
Bêche encore, encore un moment,
Pour coucher plus avant sa bière :
Tintez la cloche lentement !

Descendez-le pieusement,
Et déposez le, comme un frère,
Dans le long engourdissement
Où tout s'endort, peine et colère ;
Tintez la cloche lentement !

Vous lui ferez un monument
Semblable à son amour austère,
De dur granit et de ciment ;
Et vous y planterez un lierre ;
Tintez la cloche lentement !

Afin qu'aucun frémissement
N'aille à son cœur, sous son suaire,
Quand le Printemps va réclamant
Tous les sommeils vers la lumière ;
Tintez la cloche lentement !

ROUTE PRINTANIÈRE.

à Charles Frémine.

La route est rose de pommiers,
Je vais vers ma belle ;
Et le ciel est blanc de ramiers,
Elle est fraîche et frêle.

Les pommiers sont de grands bouquets,
Je vais vers ma belle ;
Les ramiers s'aiment aux bosquets,
C'est ma tourterelle.

La rosée emperle les prés,
Je vais vers ma belle ;
Tous les prés sont blancs et dorés,
Son rire etincelle.

Les ruisseaux, remplis de chansons,
Je vais vers ma belle;
Les ruisseaux clairs dans les gazons,
Sont moins souples qu'elle.

Mai de parfums enivre l'air,
Je vais vers ma belle;
Moi, je suis ivre de sa chair,
Chaque jour nouvelle.

Sous l'azur d'ailes tressaillant,
Je vais vers ma belle;
Ohé! le chemin rose et blanc
Qui conduit vers elle!

L'APPROCHE.

Qui touche du luth dans la nuit sereine ?
D'un luth faible et doux qu'on discerne à peine
De l'imperceptible et timide haleine
Des saules rêvant aux pleurs du matin.
Vers quel rêve épars va l'âme incertaine
De ce luth lointain ?

Qui chante d'amour dans l'ombre voisine ?
Sa molle chanson, charmeuse et câline,
Se mêle au jet d'eau jaseur qu'illumine
Un rayon d'argent de perles semé ;
Sa musique monte et se dissémine
Dans l'air embaumé.

Qui parle d'amour près de mon oreille ?
Quels soupirs frôlants, pareils à l'abeille
Quand son vol courtise une fleur vermeille,
Effleurent mon front, mélangés d'aveux ?
Quel baiser soudain dont mon cœur s'éveille
A fermé mes yeux ?

HOSPITALITÉ.

à Étienne Houdan.

Une pourpre lourde traîne
Au fond confus de la plaine ;
Savez-vous que ce chemin
Par les bois obscurs vous mène ?
Les sentiers de mon jardin
Sont bordés de marjolaine.

Le jour tombe en son déclin ;
Dans l'ombre je vois à peine
Vos yeux bleus, ces fleurs de lin ;
J'entends la source lointaine ;
Les sentiers de mon jardin
Sont bordés de romarin.

La lune est au front du chêne ;
C'est l'instant où l'on déchaîne,
Dans chaque ferme, le chien ;
Que nul mal ne vous advienne :
Les sentiers de mon jardin
Sont bordés de marjolaine.

Entrez ! vous suivrez demain
Votre route plus certaine,
Un bouquet à votre sein,
Afin qu'il vous en souvienne :
Les sentiers de mon jardin
Sont bordés de romarin.

CHASTETÉ.

Ton cœur candide est un fuseau
De laine délicate et blanche ;
Chaque jour que le Temps épanche,
Ma main en tire un fil nouveau ;

Et tel qu'un tisserand je trame,
Renaissant comme une eau qui sourd,
Le pur tissu de mon amour,
De ces longs fils blancs de ton âme ;

De ta bonté, de ta douceur,
De ta grâce chaste et décente,
Je fais la tendresse innocente
Qui semble sortir de mon cœur.

Chère clarté, c'est de toi-même,
De ton être pur, non de moi,
Que, pour qu'il soit digne de toi,
Je forme l'amour dont je t'aime.

RÊVES.

J'ai rêvé parfois que vos yeux
Me regardaient avec tristesse,
Que vos grands yeux bleus sérieux
Me regardaient avec tendresse ;

J'ai rêvé que vous écoutiez
Ces mots sur qui la voix hésite,
Et qui s'arrêtent effrayés
De l'aveu qui sous eux palpite ;

Que, dans mes mains, vos fines mains
Tombaient comme deux fleurs fauchées,
Et que nos pas, dans les chemins,
Laissaient leurs traces rapprochées.

Mais je n'ai pas osé rêver,
Dans les ivresses ni les fièvres,
Que ce bonheur pût m'arriver
Que ma bouche effleurât vos lèvres.

J'ai rêvé parfois que vos yeux
Me regardaient avec tendresse,
Que vos grands yeux bleus sérieux
Me regardaient avec tristesse.

DANS LA BRUME.

Cette après-midi calme et grise,
Si pensivement pluvieuse,
Qu'un peu d'or diffus solennise
De clarté noble et sérieuse ;

L'horizon vaste où s'égalise
Une longue plaine onduleuse,
Que l'humble clocher d'une église
Domine au loin et fait pieuse ;

L'averse lente qui s'épuise
Comme une tristesse rêveuse,
Et dont la moiteur fertilise
La terre gravement heureuse ;

La nue égale qui tamise
Une lumière paresseuse,
Que l'air rayé d'eau pulvérise
En brume molle et merveilleuse ;

Tout amortit, tout tranquillise
La folle fête impétueuse,
L'élan, la fièvre et la surprise
De la rencontre radieuse

Où mon cœur enfin t'a conquise ;
Ma passion impérieuse
S'apaise et s'arrête, soumise
A cette paix harmonieuse.

LE PETIT VILLAGE.

à Paul Le Gendre.

Comme à travers un noir et tranquille rideau,
A travers les rameaux dépouillés du vieux chêne,
J'ai, durant tout l'hiver, aperçu le hameau
Que tient sur son giron la colline lointaine.

Je voyais son clocher, ses toits rouges, sa tour,
Le bout de chemin blanc qui tourne à son entrée,
Et ses vitres briller au premier feu du jour,
Et sa fumée, au soir, par le vent étirée.

Mon regard m'y portait souvent; j'imaginais
La place qui tient toute à l'ombre d'un vieil orme,
La porte du charron où pendent des harnais,
La grange où le fléau fait son bruit uniforme,

Le retour des troupeaux traversant le ruisseau,
Et qui s'en vont tout seuls rejoindre leur étable,
La source où la servante attend avec son seau,
Et la carrière avec son tombereau de sable.

Pour mes rêves c'était un voyage fréquent,
Et l'espace manquait à mes longues journées,
Quand le brouillard montait de la côte, masquant
Le petit hameau blanc sous ses grises traînées.

Les branches cependant, couvertes de bourgeons,
Ont mis un rideau vert au lieu d'un rideau sombre,
Un rideau traversé d'ombres et de rayons,
Brodé de vols d'oiseaux, et d'insectes sans nombre.

Je n'apercevais plus mon village lointain
Que par fragments disjoints, sans sa propre lumière,
Brisé dans les rameaux, de moins en moins certain,
Tel qu'un dessin flottant aux plis d'une bannière.

Puis les feuilles, un jour, s'ouvrant presque à la fois,
M'ont caché tout à fait la distante colline ;
Le petit hameau clair est perdu pour six mois ;
Je le retrouverai lorsque l'hiver ruine

Le feuillage tardif des chênes obstinés ;
A travers le dessin plus transparent des branches,
Aux pentes des coteaux roussâtres et tannés,
Renaîtront par endroits ses maisonnettes blanches ;

Rassemblé par degrés comme il s'était épars,
Retrouvant sa distance et sa ferme limite,
Dans les lignes des monts grandis de toutes parts,
Redevenu lui-même, il reprendra son site ;

Et moi je reprendrai les séjours que j'aimais,
Et mes instants lointains dans le petit village,
Où j'ai vécu souvent, où je n'irai jamais.
Et c'est de nos bonheurs les plus certains l'image !

LA NIVEROLLE.

à Maurice Bouchor.

Par delà les derniers sapins, les derniers rocs,
Là où sont engourdis les clameurs et les chocs
Des cascades qu'un gel éternel pétrifie,
Au pied des dômes blancs que la neige édifie
Dans l'azur froid où seul l'aigle monte un instant,
Au bord des régions où dort l'inquiétant
Silence, dépouillé des derniers bruits de vie,
A l'extrême hauteur par les lichens gravie,
Chante encore une claire et joyeuse chanson;
C'est la voix d'un oiseau, c'est la voix du pinson
Des neiges, la vaillante et vive niverolle.
Parmi les longs névés et la glace elle vole

Dans sa robe grisâtre et sous son manteau brun,
Et, dans ces lieux muets sans fleur et sans parfum,
Humble, pauvre, vivant de quelques maigres graines,
Et blottissant son nid aux fentes des moraines,
Elle chante pourtant; et dans les vents puissants,
Dans les craquements sourds des glaciers fléchissants,
Dans les coups de tonnerre et les coups d'avalanche,
Lance le petit cri d'une âme libre et franche.
Pendant qu'aux luxueux jardins riches de lis
Dont la senteur grandit dans les soirs amollis,
Le rossignol épand l'intarissable peine,
Dont gémissent le bois, la colline et la plaine,
Et qu'écoutent, pâlis, les visages humains,
Le petit oiselet, seul dans les noirs ravins,
Dit aux royaumes froids où gît la mort austère
Le plus haut chant d'amour qui monte de la Terre;
Et quand la neige, un jour, redescendant des monts,
Refoulera la vie aux plus bas des vallons,
Avant de les combler de ses replis de glace,
Lorsque s'accomplira la suprême menace
Que les astres gelés suspendent dans les cieux,
Là où chante aujourd'hui l'oiseau mélodieux,
Le petit oiseau blanc redira solitaire
Le dernier chant d'amour qui flottera sur Terre.

LA PLAINTE DES PRAIRIES.

à Albert Ruault.

Quand Mai donne ses foins, le bruit des fauchaisons
N'est pas fait seulement du rire et des chansons
Des faucheurs enivrés d'air pur et de soleil,
Ni du vol régulier et du rythme pareil
Des faux rasant le sol comme de grandes ailes
Dont les battements clairs jettent des étincelles;
Si vous écoutez bien, sous tout ce bruit joyeux
Qui lutte avec les cris des oiseaux dans leurs jeux,
Si vous écoutez bien, si votre oreille insiste
Pour entendre au delà, quelque chose de triste
Remplira lentement, vaguement, votre cœur;
Et vous ne saurez pas d'abord quelle langueur

Rend votre âme anxieuse au milieu de la joie
Où la vaste gaîté du printemps se déploie.
Mais si vous écoutez encor, vous entendrez,
Sous le clair cliquetis, des soupirs murmurés,
Une plainte légère et presque imperceptible,
Un indéfinissable, un fragile et paisible
Gémissement, épars dans toute l'atmosphère,
Ainsi qu'une impalpable et subtile poussière
De souffrance dont l'air ne peut former un son;
Et vous serez saisi d'un étrange soupçon
En voyant s'affaisser les plantes par jonchées.
C'est la plainte des fleurs et des herbes fauchées,
Brins d'herbe par milliers, boutons d'or, pâquerettes,
Dents-de-lion, sainfoin, trèfle, ivraie, amourettes,
Véroniques, coucous, fléoles, flouves fines,
Millefeuilles, plantains, séneçons, cardamines,
Tout un peuple inconnu de frêles graminées,
Mortes dans leurs amours et dans leurs hyménées,
Dont la petite vie en expirant exhale
Mille adieux attristés à la splendeur vernale,
Et l'exécration du destin inflexible.
Leur détresse, pareille au pollen invisible
Où flotte leur désir, leur joie et leur ivresse,
Sans que notre regard imparfait les connaisse,

Afflige l'air muet, mais n'arrive à l'oreille
Que de ceux dont le cœur pitoyable surveille,
D'une sollicitude incessante et profonde,
Les tourments ignorés dont fourmille le monde.
Pour eux, ô Mai charmant, la plainte des prairies
Monte des deux côtés de tes routes fleuries,
Dans l'allègre frouement des faux et des faucilles,
Et les chants des faucheurs et les rires des filles.

ÉTÉ.

BATAILLE D'ÉTÉ.

à Prosper Fiévet.

Les papillons et les corolles
Ont entre eux des querelles folles
Qu'excite le vent;
Le tambour d'un frelon bourdonne,
Une guêpe agile claironne,
Et crie: « En avant »!

L'escadron d'or, d'azur, de neige,
Des papillons épars assiège
Les calices verts;
Et, contre eux, les fleurs tout en flammes
Dressent d'ardentes oriflammes,
Dont flambent les airs.

Les pétales frappent les ailes,
Les ailes les pétales frêles,
A coups redoublés;
Pattes, élytres, étamines,
Pistils légers, antennes fines
Sont entremêlés.

Les ailes lancent leur poussière,
Le pollen saute en la lumière
Par menus flocons;
Et partout jaillit la fumée
De la bataille parfumée,
Dans les clairs rayons.

A travers le combat circule,
Portant sa trousse minuscule,
La bête à Bon-Dieu,
En marmottant une prière,
Dans son habit d'hospitalière,
Brun marqué de feu.

A l'ecart sur une humble butte,
Attendant la fin de la lutte,

De sombres fourmis
S'apprêtent à porter en terre,
Aux caveaux de leur cimetière,
Les morts ennemis.

Mais la chauve-souris voltige;
Le soir à s'arrêter oblige
L'un et l'autre camp;
Un moucheron sonne la trêve,
Et le petit combat s'achève
Au soleil manquant.

LA VACHÈRE.

à F. York Powell.

La fille au regard clair conduisait une vache,
Et tenait par un bout la corde qui l'attache
Au piquet que l'on frappe au matin dans le pré;
La vache la suivait de son pas désœuvré,
S'attardant à brouter le bout menu des branches,
Ou le talus semé de pâquerettes blanches;
Elle suivait, montant le chemin caillouteux,
Bordé de vieux tilleuls et d'ormes souffreteux
Dont les troncs rabougris sont envahis de mousse.
Et la fille parfois donnait une secousse,
Quand la vache voulait monter sur les talus,
Ou s'arrêtait devant des arbres vermoulus,

Y cherchant trop longtemps une brindille verte ;
Puis elle reprenait son attitude inerte,
Et laissait l'animal avancer à son gré ;
Les feuilles reluisaient dans le ciel empourpré
Du clair ruissellement d'une averse fuyante,
Et l'eau, dans les fossés, courait encor bruyante.

L'ORAGE.

Un grand silence solennel :
Puis les longs et lourds assemblages
De vapeurs grises, dont l'accord
En amas mornes et sauvages
De tous côtés met un décor
Sombre et tragique au fond du ciel.

Puis un rauque et strident appel :
L'ouragan brise les branchages,
Les chênes craquent dans l'effort
Pour rester droits contre ses rages ;
La pluie en tourbillons se tord,
Ivre de vent au fond du ciel.

Puis un noir flot torrentiel:
Les paysans, sous les ravages
Qui rendent vain leur long effort,
Abandonnant leurs attelages,
S'enfuient en maudissant leur sort;
La foudre éclate au fond du ciel.

Puis s'apaise le vent cruel:
Les flocons sombres des nuages
Sont cardés par des peignes d'or;
Et l'on voit, sur les clairs feuillages,
Reparaître plus bleue encor,
La toile bleue au fond du ciel.

Le sol fume comme un autel:
L'air se remplit de paysages;
Le bruit des eaux plus faible sort
De la rivière, à ses barrages;
Des chansons prennent leur essor;
Le soleil luit au fond du ciel.

DANS LES CERISIERS.

à Georges Docquois.

Il pleut tiède ; les grives chantent
Parmi les cerisiers mouillés,
Dont les cerises s'ensanglantent
De fins coups de bec dardillés.

La bande entière s'égosille,
Avec mille volètements,
Dans la ramure qui scintille
De feux, d'éclairs, de diamants.

Les gouttes d'eau se précipitent
Du vert feuillage vernissé
Sur les plumages qui palpitent
Dans l'air d'argent éclaboussé ;

Tout resplendit, brille, étincelle;
Ici et là, un rayon d'or
Touche un globe pourpre, un bout d'aile,
Et sur un rameau gris se tord;

Lorsqu'un des oiselets s'acharne
Contre une cerise et la bat,
Et la houspille et la décharne,
La branche où s'émeut ce débat

Fait, au bout de chaque brindille,
Trembler un filet d'eau qui luit,
Et d'un coup plus sec l'éparpille
Quand la grive arrache le fruit.

Dans ce joli frisson de perles
Animé de ce jeu léger,
Un gros couple brutal de merles
Vient et commence à saccager,

Bousculant les grives surprises,
Les bouquets rouges qu'ils font choir,
Tandis que le sang des cerises
Rejaillit sur leur plastron noir.

Sous leurs sauts plus lourds le branchage
Laisse tomber l'eau pesamment,
Des vides marquent le ravage
De leur bec noir, brusque et gourmand ;

Les feuilles perdent leur richesse,
Des rameaux pillés sont obscurs,
Et l'herbe, autour du tronc, s'affaisse
Sous la chute de beaux fruits mûrs.

VICTOIRE DE LUNE.

Un nuage obscur a couvert la lune,
Comme une infortune
Recouvre la joie et l'espoir d'un cœur,
Et, voilant soudain leur blanche lueur,
L'emplit d'ombre brune.

Autour du nuage, un rebord d'argent,
Fragile, changeant,
Flotte faiblement, s'effrange, s'efface,
Ourlet floconneux que la sombre masse
Brise en s'allongeant.

Dans les champs douteux, seule une lagune,
Que borde une dune,
Conserve un reflet louche et menaçant,
Comme dans la nuit d'un cœur impuissant
Luit une rancune.

Mais le globe clair, de l'ombre émergeant,
Ressort, propageant
Un coup de clarté qui court, s'épand, passe,
Et par nappes d'or traverse l'espace,
En le submergeant.

GALATÉE.

à Frédéric Boniol.

Le vieux pommier était tout enflammé de pommes,
Mais ses plus bas rameaux, juste atteints par les hommes,
Pour elle étaient trop hauts, et l'on dressa l'échelle.
Elle laissa rouler à terre son ombrelle ;
Elle bondit, légère, et bientôt jusqu'aux hanches,
Fut perdue au milieu du feuillage et des branches.
Son visage brillait à travers les ramures
Qu'illuminait l'éclat ardent des pommes mûres ;
Son coude nu sortait de ses manches ouvertes,
Ses mains blanches jouaient parmi les feuilles vertes,
Où se jouaient aussi des rayons de soleil ;
Et son bras paraissait plus pâle ou plus vermeil,

Selon que la lumière ou l'ombre le touchaient.
De temps en temps, ses doigts agiles détachaient
Un globe rouge et or qui luisait dans sa main,
Et qu'elle rejetait vers le panier mi-plein,
Riant quand il allait dans l'herbe rebondir.
On eût dit Galatée occupée à cueillir
Les fruits qui voleront par dessus ses épaules,
Quand elle s'enfuira vers le bosquet de saules.
Ah! pauvre Damœtas! la bergère est gourmande,
Car le tas s'accumule et la corbeille est grande!

COUCHANT SUR MER.

Un voilier blanc et lumineux
Glisse, sur la mer déjà sombre,
Contre un nuage floconneux,
Aux caps de neige, aux criques d'ombre.

Sur les flots d'un bleu froid et dur,
S'élève et s'étend une brume,
Qui cache et couvre leur azur,
Leurs plis d'argent, leurs traits d'écume.

Le voilier blanc flotte dans l'air,
Il n'a plus rien où il se pose ;
Il vogue dans un rayon clair,
Et sa voilure devient rose ;

Et rose est le nuage aussi
Le long duquel il glisse et passe ;
Le reste du ciel s'obscurcit ;
Une vapeur emplit l'espace ;

Pareil à l'aile des flamants,
Le vaisseau longe le rivage
Et les roses escarpements
D'une île d'aurore ou d'orage.

TRANSPARENCE.

Entre les rocs couleur de sang,
Aux veines de fer, que corrode
Le vent de mer toujours passant,
Ou le flot toujours jaillissant
Sur les algues aux tons d'iode,

Limpide, pur, resplendissant,
S'ouvre un abîme d'émeraude:
Dans lequel, par degrés, descend,
Plus azurée en s'enfonçant,
La lumière éclatante et chaude.

En masses riches s'entassant,
Un monde étrange de fleurs brode
Les flancs à pic où, se plissant,
Courent des ors, les nuançant,
Comme la flûte aux mots d'une ode.

Un monstre hideux, repoussant,
Au fond de l'azur nage et rôde,
Et, dans le pur cristal glissant,
Poursuit, sous cet or frémissant,
Sa hideuse et louche maraude.

AUBE TRAGIQUE.

Le jour se lève rouge et sombre ;
Le matin n'est qu'un noir décombre,
Où brûle un reste d'incendie ;
L'horizon fumeux se déforme
Tout autour de la plaine énorme,
Par le ciel bas encor grandie.

Les éclairs courent dans la nue ;
Leur flamme presque continue
Ne déchire pas ni ne crève
La vapeur immobile et lourde,
Mais l'emplit d'une pourpre sourde,
Comme du sang remplit un rêve.

On dirait les mornes journées,
Qui, sur les villes condamnées
Où le vice a tué la vie,
Précèdent l'implacable aurore
Qui viendra rouler sur Gomorrhe
Sa vengeance enfin assouvie.

Dans ce ciel rougeâtre et tragique,
S'assemble la menace antique
Des sûrs cataclysmes suprêmes,
Dont il faut que la voix confonde
La terre usée et moribonde,
Parmi les derniers rayons blêmes.

LE BERGER.

à Gaston Créhange.

Je garde mes brebis, au bord de la falaise;
Tous les jours, que le vent rugisse ou qu'il se taise,
Je mène mon troupeau par ces vallonnements,
Loin des chemins actifs et loin des toits fumants.
Je suis seul; chaque jour, du réveil de l'aurore
Jusqu'au dernier frisson dont la mer se colore,
Mes yeux voient le soleil accomplir dans le ciel,
Sans se lasser jamais, son cercle habituel,
Tantôt libre et tantôt labourant les nuages;
Je vois les jours sereins, et je vois les orages
Déchirer des lambeaux de brouillard aux rochers.
Quelquefois, il me vient, de très lointains clochers,

Du sud ou bien du nord, selon que le vent porte,
Et quand sur les galets la mer est basse ou morte,
D'incertains angelus qui me font frissonner;
J'entends si rarement d'autres cloches sonner,
Durant des jours entiers et durant des semaines,
Privé de tout écho des demeures humaines,
Sinon celles qu'au cou portent mes deux béliers!
Quelquefois, je descends par d'âpres escaliers,
Et je parle aux pêcheurs qui passent sur la grève,
Et, quand ils sont passés, je rentre dans mon rêve.
Mes chiens sont mes amis, l'un gris, et l'autre noir;
A l'heure des repas, ils arrivent s'asseoir
Devant moi, regardant le sac qu'emplit la miche;
Chacun a son morceau, jamais ma main ne triche,
Et chacun d'eux attend paisiblement son tour;
De temps en temps, l'un d'eux va veiller, puis accourt
Reprendre auprès de moi sa place abandonnée.

Il m'arrive parfois, durant une journée,
Surtout par les temps gris, de rester, le menton
Appuyé sur mes mains au haut de mon bâton,
A voir quelque voilier qui tire des bordées,
Et s'enfonce parmi les lointaines ondées

Qui pendent dans le ciel avec des rayons blancs.
O navires aux flancs battus et ruisselants,
Heureux les matelots que les vastes marées
Emportent avec vous vers d'étranges contrées,
Heureux les matelots qui voguent sur les mers !
Et je songe, le cœur pris de regrets amers,
A mon espace étroit d'immense solitude.

Le soir, lorsque le vent fraichit et devient rude,
Quand les derniers corbeaux regagnent leurs abris,
Vers le parc, en sifflant, j'appelle mes brebis.
Tandis que des béliers s'apaise la sonnaille,
Je gagne lentement ma cabane de paille,
En écoutant le flux ou le reflux clamer;
J'attends pour voir au loin des phares s'allumer,
Puis, quand l'obscurité s'épaissit sur la lande,
Roulant autour de moi ma grande houppelande,
Je me couche, ayant fait ma prière du soir
Pour obtenir de Dieu le courage et l'espoir;
Et je m'endors, pensant au petit cimetière
Où dorment, vieux bergers, mon aïeul et mon père.

LA CUEILLEUSE DE BLUETS

Douce cueilleuse de bluets,
Qui, par les prés, sous le ciel pur,
Vas, tenant dans tes doigts fluets
Ton frais bouquet de fleurs d'azur,

Tu marches la tête penchée ;
L'herbe scintille de rosée,
Une abeille s'est approchée,
Et sur ton bouquet s'est posée.

Tes yeux bleus, lorsque tu les lèves,
Sont plus doux que tes fleurs aimées ;
Ce sont des fleurs pleines de rêves,
De calme tendresse animées.

Heureux l'absent à qui tu penses,
Heureux celui pour qui tu cueilles
Ces bluets aux chastes nuances,
Dont l'aube emperle encor les feuilles!

Loin des blés clairs pleins de chansons,
Tu vas vers les grands bois muets
Songer à lui sous les buissons,
Douce cueilleuse de bluets.

LE ROSIER.

O belle fille en robe rouge,
Ne puis-je pas prendre la fleur,
La rose écarlate qui bouge
Aux coups rapides de ton cœur ?

Je croirai cueillir une rose,
Sur un rosier épanoui ;
Mais le rosier parle, et je n'ose
Si le rosier ne dit pas oui.

Si le rosier veut bien sourire,
Que de fleurs à cueillir encor !
C'est une rose que j'admire
Sur ta bouche où le baiser dort ;

Et j'en vois sur ta joue écloses;
Et, sous ta guimpe de linon,
Je saurai trouver d'autres roses,
Si le rosier ne dit pas non.

DANS LA NUIT.

A ta vitre mets ta lampe, trois fois;
Je viendrai veiller derrière une roche,
Et je rôderai sur le bord du bois,
Tandis que les chiens, quand un pas approche,
Dans le vieux château jettent leurs abois.

Frappe dans tes mains, doucement, deux fois;
Je me glisserai près de la muraille
De ton grand jardin, sous l'ombre des toits;
Tandis que la nuit dormante tressaille
Au lent tintement de lointains beffrois.

Dis tout bas mon nom, une seule fois;
Dans la chambre blanche où tu te reposes,
Je serai soudain malgré tes effrois,
Et sur tes genoux j'épandrai des roses,
Quand du rossignol monte et meurt la voix.

EN JUIN.

Le mois de Mai touchait au mois de Juin,
Et lui passait, à pleines mains décloses,
Les premiers lis et les premières roses,
Et les lilas dont son front était ceint ;

Les rossignols faisaient rêver les soirs,
Et les matins étaient ivres d'abeilles ;
Pour la fierté de ses heures vermeilles
L'an, plus ardent, échangeait ses espoirs ;

Quand je vous vis, au jardin somptueux,
Plein de pavots et de pivoines blanches,
Venir sous l'or dont palpitaient les branches
D'acacias qui murmuraient entre eux.

Et vous aussi, votre heureuse beauté,
Épanouie en son éclat splendide,
Quittait sa grâce adorable et timide,
Afin d'entrer dans l'orgueil de l'été;

Et les lilas légers de votre Mai,
Ses œillets blancs et ses jacinthes pâles
Cédaient la place aux roses triomphales
De votre Juin, lorsque je vous aimai.

LE BERCEAU D'IVOIRE.

Pour que ton cœur jeune y rêve,
J'ai fait un berceau d'ivoire,
Tendu de rideaux de moire
Qu'un clou d'argent fin relève ;

Et cette moire est plus blanche
Que l'aubépine ou la neige :
Un brin de buis la protège,
Un brin de lilas s'y penche ;

Et très doucement je berce
Ton âme enfantine et tendre,
De mots qu'on pourrait répandre
Dans l'air qu'un ange traverse.

Je voudrais, longtemps encore,
Tenir sous ces plis candides
Tes songes purs et limpides,
Dans une clarté d'aurore.

Mais l'aurore devient rose,
S'emplit d'or et, triomphale,
Perd sa blancheur virginale
En pourpre brûlante éclose;

Un jour sa flamme rapide
Percera la blanche moire;
Le pauvre berceau d'ivoire
Restera défait et vide.

SOUS LE POMMIER

Hé ! la belle fille aux yeux d'amoureuse,
Hé ! l'Amie ! à quoi peux-tu réfléchir,
Debout dans les foins et toute songeuse,
Sous ce pommier vert où Juin fait mûrir
De clairs fruits luisants assez pour remplir
Cent fois le panier que tient la cueilleuse ?
Ce vieil arbre, en mots que je sais ouïr
Sais-tu ce qu'il dit, ô belle rêveuse :
Quand la pomme est rouge, il faut la cueillir.

Tu vois cette branche ? elle est glorieuse
Du fardeau des fruits qui la font fléchir ;
Mais elle serait déçue et honteuse
De les voir tomber dans l'herbe et pourrir,

Quand ils auraient pu faire tressaillir,
En prêtant aux mots leur âme mousseuse,
Les belles chansons où vient aboutir
La passion tendre, amère ou fougueuse :
Quand la pomme est rouge, il faut la cueillir.

La sève en toi court drue et savoureuse ;
Ta bouche est en fleur ; ton sein fait saillir
Ton corsage plein que ta hanche creuse ;
Tes souples bras nus sont prêts à s'ouvrir,
Et nul marbrier ne saurait polir
Un marbre blanc mieux que leur chair nerveuse ;
Ton corps ferme et frais commence à frémir
D'une floraison franche et vigoureuse :
Quand la pomme est rouge il faut la cueillir.

Es-tu filandière, es-tu moissonneuse ?
Sais-tu que la fleur connaît le désir ?
Va ! ne consens pas que ta force heureuse
Soit comme le lin qu'on laisse rouir,
Mais comme l'osier qu'il faut assouplir
Quand l'écorce encore est verte et juteuse.
Fais de ta jeunesse un chaud souvenir,
Pour l'heure où viendra la saison neigeuse :
Quand la pomme est rouge, il faut la cueillir.

Envoi.

Te souviendras-tu de la combe herbeuse,
Où tes cheveux noirs semblaient te vêtir ?
Retrouveras-tu, ma belle rieuse,
Le sentier secret pour y revenir ?
Quand la pomme est rouge, il faut la cueillir.

PARMI LES ROSES.

Au jardin plein de merveilles
De roses rouges et blanches,
Qu'en robe claire, tu cueilles,
Tes beaux bras hors de tes manches,
Le matin met, sous les branches,
Le murmure des abeilles
Dans le murmure des feuilles.

Les rosiers sont des corbeilles
Sur lesquelles tu te penches ;
Les roses que tu effeuilles
Font de pourpres avalanches,
Sur ta gorge et sur tes hanches ;
Le murmure des abeilles
Chante au murmure des feuilles

Le soir fait les fleurs pareilles,
Sous le vieil auvent de planches
Où pendent des chèvrefeuilles,
Quand de tendresses plus franches
Brillent tes yeux, ces pervenches,
Le murmure des abeilles
Cesse au murmure des feuilles.

SUZANNE.

à H. Lantoine.

Dans la clarté renaissante et légère
Qui bondissait par les airs radieux,
Ses yeux charmants avaient plus de lumière,
Plus de rayons, plus d'azur que les cieux,

Il y tenait plus d'aube et plus d'aurore;
Et par dessus la chanson des oiseaux
Qu'un vent tièdi venait de faire éclore,
Dont s'enivraient et tremblaient les rameaux,

Montait sa voix jeune et passionnée;
C'était au temps proche et déjà lointain
Où Mai frappait le front clair de l'année
Des lilas blancs qu'il tenait en sa main.

Et maintenant que Septembre commence,
Et que l'Été rentre ses chariots,
Elle est allée au pays du silence,
Où tout est noir, où tous les yeux sont clos.

BEATUS ILLE.

Ma vie est une masure
Couverte de chaume,
Mais plus solide et plus sûre
Que maint vaste dôme.

Une vigne est sa parure,
Un rosier l'embaume;
Parfois une grappe mûre
Y pend son arome.

Un arpent d'espoir mesure
Mon plus grand royaume
De projets, de conjecture
Jamais il ne chôme;

Le rêve avec l'aventure
Y joue à la paume,
Et, pour ce jeu, ma pâture
Vaut un hippodrome.

Et, chêne à l'ample ramure,
Sur ce toit de chaume,
La Foi, de sa voix obscure,
Y chante son psaume.

CŒUR LÉGER.

Ton cœur léger est une plume
Qui flotte au vent,
Et dans les rayons ou la brume,
Se perd souvent;

Parfois d'un trait d'or il s'allume,
En s'élevant;
Parfois il se souille à l'écume
D'un flot mouvant;

De claire flamme il se consume,
Fier et fervent;
Ou se débat dans l'amertume
D'un corps qu'on vend.

Mais par maint amour qui parfume,
Pur et rêvant,
Par maint autre qui brûle et fume
En dépravant,

Sait-il qu'il se désaccoutume,
Cœur décevant,
De la tendresse où se résume
L'Amour vivant?

QUESTIONS.

« *Que fais-tu des secrets que ne dit point ta bouche ?* »
— « *J'en fais mon air farouche.* »
« *Que fais-tu des soupirs que ton cœur garde en lui ?* »
— « *J'en fais mes jours d'ennui.* »
« *Que fais-tu des baisers arrêtés sur ta lèvre ?* »
— « *J'en fais mes nuits de fièvre.* »
« *Que fais-tu de l'amour que ton vouloir enchaîne ?* »
— « *J'en fais pour toi ma haine.* »

LE POÊTE.

Lorsque j'ai donné mes vers à la foule,
J'ai pendu mon cœur au croc d'un boucher.
Mon cœur déchiré d'où le sang découle
Sur le pavé noir qu'un chien vient lécher.

Comme un lambeau rouge au fer il s'enroule
Les plus viles mains peuvent le toucher,
Et parfois l'essaim des mouches s'y saoule,
Et d'un haillon noir semble le cacher.

Ceux dont le renom vermoulu s'écroule,
Les méchants dont nul ne veut approcher,
Et ceux qu'un forfait loin de tous refoule
Ne peuvent passer devant, sans cracher

Vers ce cœur ouvert d'où le sang découle
Sur le pavé noir qu'un chien vient lécher ;
Lorsque j'ai donné mes vers à la foule,
J'ai pendu mon cœur au croc d'un boucher.

L'INDIFFÉRENTE.

Si ta main, mise sur mon cœur,
Pouvait se fermer et le prendre,
Tu saurais peut-être comprendre
Sa longue et secrète douleur.

Tu connaîtrais ce qu'il te cache,
En voyant tes doigts pleins de sang,
Dont le jet pourpre et jaillissant
Ferait sur ta robe une tache,

A l'endroit de ton sein glacé;
Et tu devinerais sans doute,
Si je me tais, ce qu'il m'en coûte
Pour contenir ce cœur blessé.

Mais peut-être alors, ô misère !
Avec un geste de dégoût,
Tu jetterais, comme un caillou,
Ce cœur saignant dans la poussière ;

Et le laissant sur le chemin,
Toujours froide et toujours sereine.
A la source la plus prochaine
Tu t'en irais laver ta main.

A DES LÈVRES.

Ces lèvres que tu m'as données,
Où tu m'as offert ton baiser,
Tu les as de moi détournées;
Notre long amour est brisé.

Tu dis qu'elles resteront pures
Que mon baiser est le dernier
Dont elles voudront les brûlures,
Le dernier oiseau du sorbier.

Hélas! je voudrais bien le croire,
Mon chagrin serait adouci;
Mais as-tu perdu la mémoire
De serments pareils à ceux-ci?

Elles auront un autre maître,
Qui les aimera moins que moi,
Qu'elles aimeront moins peut-être;
Mais le cruel et doux émoi

Du baiser leur est nécessaire;
Elles ont besoin de ce miel,
Et quelque abeille passagère
Viendra vers leur muet appel.

Adieu donc, lèvres frémissantes,
Si sincères dans votre ardeur,
Rouges, rieuses, caressantes,
Et que je sentais sur mon cœur!

Allez donner à d'autres bouches
La même soif dont vous brûlez,
Et, langoureuses ou farouches,
Dans des baisers renouvelés,

Assouvissez la sans l'éteindre!
Bien que des pleurs soient dans mes yeux,
Je vous vois partir sans me plaindre;
Je vous dois mes instants heureux;

Puisqu'aussi bien vous fûtes faites
Pour qu'on vous aime et pour aimer,
Pour offrir et sentir vos fêtes,
De quel droit puis-je vous blâmer ?

L'UNIQUE BAISER.

Rame encore, et va dans l'ombre
Que ces saules font sur l'eau,
Où la nuit est aussi sombre
Qu'en notre prochain tombeau.

Je sens les pures étoiles
Comme un plomb sur moi peser ;
Il n'est pas d'assez noirs voiles
Pour cacher notre baiser.

Ah ! j'en connais tout le crime !
J'en sens l'opprobre abhorré,
Et la marque qu'il imprime
Sur mon front déshonoré !

Je sais qu'en touchant ma lèvre
Ta lèvre nous perd tous deux ;
Et que cet éclair de fièvre
Contient d'éternels adieux !

Il n'importe ! je veux boire
Un trait de bonheur, un seul,
A la coupe ardente et noire
Que couvre un double linceul.

Puisque nous ne pouvons vivre
Sans notre amour, ni par lui,
Que, du moins, il nous délivre
Du feu dont il nous poursuit !

Mais je veux céler aux astres
Ce baiser fatal et doux,
Plein de mort et de désastres
Pour les autres et pour nous.

Et toi ! garde ta promesse !
Quand il viendra de finir,
Avant que mon cœur ne cesse,
Ivre encor, d'en tressaillir,

Avant que ne se repose
L'émoi divin de ma chair,
A l'endroit de cette rose,
Tu mettras ton revolver;

Et tu tireras. La proue,
Sous le feuillage épaissi,
Entre dans l'ombre et la troue;
Ne rame plus! Me voici!

LE PORCHE.

à Alfred Agache.

D'un côté du logis pousse une clématite,
Et de l'autre côté fleurit une glycine ;
Ce sont les seules fleurs sur la maison qu'habite
Ma pensive voisine.

Elle est jeune, et pourtant elle est toujours en deuil :
A peine un ruban gris ou bien un collet blanc ;
Les jasmins, les rosiers conviendraient mal au seuil
Que franchit son pas lent.

Mais quand la clématite a mis ses fleurs bleu sombre,
Quand la glycine a mis ses grappes violettes,
Autour du porche en pierre, où persiste de l'ombre
Dans des clartés discrètes,

Elle possède alors le cadre qui convient
A sa pose lassée, à son front soucieux,
Au secret douloureux et profond que contient
L'azur noir de ses yeux.

Ces douces fleurs de deuil dont elle est entourée,
Reconnaissant en elle une sœur de tristesse,
Et la voyant si jeune et déjà si navrée,
Comme un cœur que délaisse

Le jeu tendre et léger des doigts clairs de l'Espoir,
Sous lesquels vibre encore un cœur désenchanté,
Semblent vouloir former un grave reposoir
Pour sa grave beauté;

Et vouloir à leur goût la parer, quand sous l'arche
De vieux grès rocailleux où se mêlent leurs branches,
Elle se tient debout sur la dernière marche,
En croisant ses mains blanches.

La clématite met ses fleurs d'azur foncé
Sur sa robe aux plis noirs toute pleine d'adieu,
Et partout où les plis s'attachent est fixé
Un nœud de velours bleu;

De son côté la pâle et tremblante glycine,
Comme les grands dessins brochés de vieille soie,
Y sème ses bouquets de mauve mousseline,
Qu'un geste ouvre ou reploie.

Elle a l'air de porter dans ses cheveux cendrés,
Qui bordent son front pur de bandeaux onduleux,
De beaux thyrses pareils aux pâles liserés
Lilas de certains cieux.

Ses yeux, de la couleur humide des pensées,
Brillent, parmi ces fleurs, en fleurs plus merveilleuses,
De reflets plus profonds et riches nuancées,
Et plus mystérieuses.

Parfois des martinets, doux oiseaux du souci,
Autour d'elle assemblés l'entourent de leur vol
Lustré, bleuâtre et noir, dont les ombres aussi
Se croisent sur le sol.

Le soleil, à ses pieds, en nappe d'or s'arrête,
Se brise et rejaillit en poussière dorée,
Qui va toucher ses mains, mais qui laisse sa tête
Dans une ombre sacrée.

Une haute douleur réside en son maintien ;
Qui sait si son regard, vers l'horizon tourné,
Y cherche un impossible espoir, ou se souvient
D'un bonheur terminé ?

Mais si ces yeux, un jour, mettent dans leur tendresse
La puissance d'aimer, de sentir et de croire,
Le rare don de soi qui tient dans leur tristesse,
Sous ce pur front d'ivoire ;

Si cette bouche où gît un trésor de chagrin,
S'ouvre et s'anime, un jour, d'un sourire enchanté,
Et si ce corps, si souple en son calme dessin,
S'émeut de volupté ;

Ah ! bienheureux celui qu'elle paraît attendre,
Dans son cœur obstiné, pur et mélancolique !
Et plus encor celui qui la fera descendre
De ce sombre portique ;

Celui qui forcera, la prenant par la main,
Le jaloux rideau mauve et bleu de s'entr'ouvrir,
Lorsque la clématite et la glycine, en vain,
Voudront la retenir ;

Qui lui fera gravir les blancs degrés d'un porche
Où jasmins et rosiers mêlent leurs fleurs écloses,
Où quelqu'Amour de marbre allume et tend sa torche
Dans la flamme des roses.

AUTOMNE.

ALLÉE D'AUTOMNE.

Septembre est mort, et c'est l'automne ;
Le ciel est gris et monotone ;
La longue allée
De vieux tilleuls est déjà jaune,
Et mutilée.

Les feuilles mortes, sur la route,
Tombent sans cesse de la voûte
Qui se dépouille,
Dans l'herbe qu'un rayon veloute,
Qu'un brouillard mouille ;

Tombent sans cesse, et la statue,
Qui rêve au bout de l'avenue
Dans sa rocaille,
Se devine à peine entrevue
Sous leur grisaille ;

Tombent sans cesse, en lente averse
D'or pâle ou fauve, que traverse,
Dans la buée,
Un soleil fatigué qui perce
Une nuée.

L'heure du soir, douce et furtive,
Du fond de l'avenue arrive,
Et s'épand grise,
Dans la tremblante perspective,
Plus indécise,

De ces chutes d'or prolongées,
Flottant entre les deux rangées
De branches sombres,
Qui fuient moins loin, déjà chargées
De franges d'ombres.

LES HIRONDELLES.

Les effleurantes hirondelles
Glissent, sans remuer leurs ailes,
Dans les airs lourds encore humides,
Et, sur le ciel couleur d'ardoise,
Leur essaim bleuâtre entrecroise
Des cercles légers et rapides.

Elles rasent, sur l'eau plissée,
Leur prompte image renversée
Qui montre leur poitrine blanche;
Et leur vol tournoyant qui frôle
Le feuillage mouillé d'un saule,
Y fait ruisseler mainte branche.

Elles voltigent sous la voûte
Du vieux pont que franchit la route ;
Puis se reposent par rangées
Sur les noirs fils du télégraphe,
Que relève une blanche agrafe,
En lentes courbes prolongées.

Elles sont vives et joyeuses ;
Les mousselines vaporeuses
Que la pluie au ciel a tendues
D'or et d'argent se sont brodées ;
Les franges grises des ondées
A l'horizon se sont perdues.

Bientôt, par les mornes journées
Où nous arrivent les traînées
Des basses brumes bruinales,
Elles s'éloigneront par bandes,
Laissant nos coteaux et nos landes
A la neige, aux gels, aux rafales.

CIEUX D'AUTOMNE.

à Adrien Baret.

Les cieux d'automne sont en soie,
Grise, mauve, orange, bleu tendre,
Doux tissus prêts à se détendre,
Dont le frisson léger ondoie
Jusqu'aux lointains couleur de cendre.

Le vent plus triste en fait la trame
De pâles teintes effacées,
Reflets morts, nuances lassées,
Où, par endroits, passe une lame
De couleurs claires et glacées.

C'est un reste d'or et de flamme
Des riches heures dépassées,
Comme aux étoffes déplissées
Un repli, vif encor, proclame
L'ancien éclat des fleurs passées.

Mais, même en ce trait qui flamboie,
On sent de l'ombre se répandre ;
Car l'Hiver s'apprête à dépendre
Ces satins fanés qu'il reploie,
Et qu'Avril chantant vient retendre.

LA PETITE VILLE.

à Eugène Dugué.

Petite ville au bord du fleuve,
Qui, dans l'eau toujours jeune et neuve
Mires tes pignons vermoulus,
De mousse et de lierre couverte,
Tu mets ta sombre teinte verte
Dans le vert léger du reflux;
Petite ville au bord du fleuve.

Petite ville au bord du fleuve,
Qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve,
Dans tes murs de lichen jaunis
La même ombre triste t'habite;
Dans ta tourelle décrépite
Les noirs oiseaux ont fait leurs nids;
Petite ville au bord du fleuve.

Petite ville au bord du fleuve,
Un cheval désœuvré s'abreuve
Sur la berge sans un bateau;
Quelques vieillards à barbe grise
S'en vont du banc de ton église
S'asseoir au banc de ton château;
Petite ville au bord du fleuve.

Petite ville au bord du fleuve,
Se peut-il que rien ne t'émeuve
De nos luttes, de nos propos;
Ne voit-on pas, de tes ogives,
Les trains ardents fuir sur ces rives,
Et les vapeurs fendre ces flots,
Petite ville au bord du fleuve?

Petite ville au bord du fleuve,
Ton sommeil est-il à l'épreuve
De l'écho de nos mille voix;
Une si lourde rouille a-t-elle
Frappé de torpeur éternelle
Les girouettes sur tes toits,
Petite ville au bord du fleuve

Petite ville au bord du fleuve,
Des temps défunts tu sembles veuve,
Leur regret tient ton cœur glacé ;
Mais tu t'éloignes comme un rêve,
Un pan de rochers gris t'enlève,
Vision brève du passé,
Petite ville au bord du fleuve.

CHUTES AUTOMNALES.

à Henri Caudevelle.

Chute silencieuse et douce
Des feuilles jaunes,
Qui, sur l'herbe sèche et la mousse,
Sous les vieux aulnes,
Tombent dans l'atmosphère rousse
Des fins d'automnes,

Tu ressembles à ces pensées
Qu'un souffle enlève,
Qui tombent des âmes lassées,
Des cœurs sans sève,
Dans les tristesses amassées
Des fins de rêve.

SUR LE VIEUX BANC.

à Lucien Beaujeu.

La mousse s'épaissit et le lichen s'écaille
Sur le lourd mur rugueux, affaissé par son poids,
Qui jette en plein soleil une ombre où je travaille ;
J'écris ou bien je lis ; nous sommes au doux mois
Où le ciel automnal de turquoise s'émaille ;
Elle arrive et s'assied sur le vieux banc de bois
Dont le dossier s'appuie à l'épaisse muraille ;
Plus richement pourprés que les manteaux des rois,
Une vigne a jeté sur la rude rocaille
Des plis pareils à ceux qui drapaient les tournois ;
Un rameau, par instants, sous un oiseau tressaille ;
Silencieuse elle a quelque fleur dans ses doigts,
Penchant pensivement son profil de médaille ;

Et parfois, quand son front se relève, je vois
Ses yeux bleus lumineux sous son chapeau de paille.
Nous demeurons ainsi, pleins de muets émois,
Tant que la clarté rose à l'horizon défaille,
Et que, dans des rayons plus blancs et plus étroits,
L'azur du ciel se change en paisible grisaille;
Les lointains chats-huants se disent leurs effrois:
Le semeur d'astres d'or commence sa semaille;
Ne voyant plus ses yeux, j'écoute alors sa voix,
Et mon bras lentement glisse autour de sa taille.

BIS REPETITA.

Trois jeunes veaux paissaient un pré
De coucous jaunes diapré,
Quand nous passâmes,
O Madelon ;
Dans la volière d'un buisson,
Des oiseaux mêlaient leur chanson,
O Madelon,
Quand nous passâmes ;
Et des mots d'amour éternel
Entassaient des rayons de miel
Dans nos deux âmes,
O Madelon !

Les veaux étaient chez les bouchers,
Et les foins verts étaient fauchés,
Quand nous revînmes,
O Madelon;
Au bout de sa longe, un ânon
Brayait pour atteindre un chardon
O Madelon,
Quand nous revînmes;
Et mieux vaut l'oubli mutuel
Sur les discours emplis de fiel
Que nous nous tînmes,
O Madelon!

EN TITUBANT.

J'ai cassé mon pot, j'ai perdu ma cruche!
Diable de chemin, si noir qu'on trébuche
Par là, par ici!
Ces rayons de lune ont un air d'embuche!
Qui fait ce bruit-là? Qu'a donc cette ruche,
A me suivre ainsi?

Suis-je un tournesol? Hé, sottes abeilles,
Je n'ai pas de miel au creux des oreilles!
Tiens! c'est un ramier!
Me trouverait-il une odeur de treilles?
Bon! c'est maintenant des cris de corneilles!
Suis-je un vieux pommier?

Pour un nœud de gui prenez-vous ma tête ?
Un vieux pommier ? moi ? Faut-il être bête !
Puisque je voudrais,
Assis contre un mur, sur une banquette,
Boire un coup de cidre, un peu doux, honnête,
Dans un grès bien frais !

Mais je vais souffrir de soif assidue !
Quand une barrique entière épandue,
Dans un entrepôt,
Offrirait ses flots à ma main tendue,
Je ne boirai plus ! ma cruche est perdue !
J'ai cassé mon pot !

ROBIN.

à Ernest Langlois.

Le long des ruisseaux d'eau vive,
Dont les frissonnants détours
Montrent la fuite hâtive,
Songeant au départ des jours
Robin s'en va flageolant
Sur son flageolet d'argent.

Dans les prés fleuris de menthes,
Où, vers le soir, les bergers
S'en vont avec leurs amantes,
Songeant aux serments légers
Robin s'en va flageolant
Sur son flageolet d'argent.

Sur l'âpre coteau de roche
Où, crispant ses maigres mains,
Un pauvre buisson s'accroche,
Songeant aux refus humains
Robin s'en va flageolant
Sur son flageolet d'argent.

Dans le noir enclos des tombes
Ombragé de vieux tilleuls
Où roucoulent des colombes,
Songeant aux cœurs restés seuls
Robin s'en va flageolant
Sur son flageolet d'argent.

LE VIEUX PONT.

Sur le vieux pont verdi de mousse,
Et tout rongé de lichens roux,
Deux amants parlaient à voix douce;
Et c'était nous!

Lui, penché tendrement vers elle,
Lui disait l'amour et la foi
Qu'il portait en son cœur fidèle;
Et c'était moi!

Elle semblait, pâle, incertaine,
Tremblante et pourtant sans effroi,
Écouter une voix lointaine;
Et c'était toi!

Sur le vieux pont toujours le même,
Deux amants ont pris rendez-vous :
Il lui dit, elle croit, qu'il l'aime ;
Ce n'est plus nous !

LES GOËLANDS.

Le fond du ciel sombre est en feu,
Sur la houle grise viens voir
Les goëlands au manteau noir,
Les goëlands au manteau bleu.

Ils croisent leur vol en un jeu
Déconcertant comme l'espoir,
Qui tantôt monte, ou semble choir
Dans un cri pareil à l'adieu.

Là-bas, derrière un cap, il pleut,
Sur les dunes s'étend le soir ;
Si ton âme veut recevoir
Mon hésitant et triste aveu,

Laisse ta voix, tremblante un peu,
Dire que nous viendrons revoir
Les goëlands au manteau noir,
Les goëlands au manteau bleu.

DANS UN ÉCLAIR.

L'éclair déchire et rougit
Le ciel ténébreux ;
Un long pays bleu surgit,
Blafard, phosphoreux ;

Un instant il s'élargit,
Palpitant, fiévreux,
Puis s'éteint ; le vent rugit
En cris monstrueux ;

Le lac torturé mugit ;
Sur ses bords pierreux,
Flagellé d'écume, gît
Un corps douloureux.

NOCTURNE.

Dans la nuit, pour charmer tes rêves,
Pour que tes chagrins aient des trêves,
Et qu'oubliant tes longs sanglots
Tu dormes calme au bord de grèves
Où des rosiers touchent les flots,

Je chanterai, dans l'ombre obscure,
Sur la lente et molle mesure
Du ruisseau qui soupire autour
De la retraite de verdure
Où tu m'as dit ton triste amour;

Jusqu'au moment où tu te lèves,
Où s'éteignent ces heures brèves
Dans les premiers rayons éclos,
Où ta douleur reprend ses glaives,
Et ta crainte ses javelots.

Alors, dans la sombre embrasure,
Viens montrer ta pâle figure ;
Et jette-moi, d'un geste lourd,
Une fleur où luit, perle pure,
Ta première larme du jour.

SOUHAIT.

O lac, sur tes bords où tant de vallées
Au sein des grands monts dorment isolées,
Loin du dur combat des cités troublées,
N'entendant de bruit
Que tes flots d'azur caressant la grève,
Et que le torrent qui rugit sans trève,
Bondit et s'enfuit ;

Ne puis-je trouver un petit village,
Niché dans les rocs, escarpé, sauvage,
Un mélancolique et clair paysage ?
Et là je vivrais
Dans la solitude et dans le silence,
Où mourrait enfin l'âpre turbulence
De tous mes regrets ;

Et là je voudrais, écoutant sans cesse
Les vieux souvenirs chanter leur caresse,
Et les plus récents gémir leur détresse,
Vivre indifférent
Aux jours que je perds, au mal dont je souffre,
Laissant s'en aller tout mon être au gouffre
Où court le torrent.

PÂLE ESPOIR.

Semblable à la lune lointaine
Est mon espoir,
A la pâle lune incertaine
Qu'à peine, un soir,
Le mois remplit, puis qu'il entraîne
Et laisse choir;

Sur un côté toujours usée,
Rongée au bord,
Comme une médaille exposée
Au fer qui mord,
Comme une médaille brisée
D'un coup trop fort,

Une invisible main outrage
Son pur dessin ;
Son cercle plein n'est qu'un passage
A son déclin ;
Mon faible espoir à son image
Roule et s'éteint.

Souvent il demeure invisible.
Longtemps perdu,
Souvent au firmament paisible,
D'astres tendu,
Il flotte presque imperceptible,
Presque fondu ;

Et, quand son globe entier s'étale
Aux cieux lancé,
Instant de clarté sidérale
Bientôt passé,
Il brille, mais en restant pâle,
Pâle et glacé.

SUR UNE VIOLE.

à Armand Ephraïm.

Si tu veux que je te console,
A ton cœur dolent et blessé
Je ne dirai pas de parole ;
Car peut-être il fut offensé
Par un mot pareil, prononcé
D'une bouche fausse et frivole.

Qu'il reste triste et qu'il s'isole
Dans son souvenir du passé ;
Comme, sous un arbre qui frôle
Son front pâli, son front baissé,
S'assied un voyageur lassé,
Tandis qu'au loin le vent s'affole.

Je jouerai, sur une viole,
Un air très ancien et tissé
D'une musique douce et molle,
Dont l'accent est presque effacé,
Tant il vient d'un temps délaissé,
Comme un lointain soupir de saule.

Et ton front qu'un regret désole,
Pareil au cher enfant bercé
D'un chant de nourrice, qui vole
Autour du blanc rideau plissé,
Par cet air touchant caressé
S'endormira sur mon épaule.

LA ROSE FANÉE

à Henri Chamard.

La rose que tu m'as donnée
S'est faite pâle et s'est fanée,
Mais non le souvenir du soir
Où tu m'as donné cette rose,
Qui, fanée et pâle, repose
Dans ce coffret au vieux fermoir.

Quand tu l'as prise à ton corsage,
Ma lèvre effleura ton visage,
Et la rose fut ton aveu;
A ton corsage tu l'as prise,
Sur ma lèvre en feu tu l'as mise,
Et ton aveu fut un adieu.

Le soir était tiède et humide,
Quand passa ce baiser rapide
Qui fut un adieu pour jamais ;
Quand le soir est humide et tiède,
Ce rapide baiser m'obsède,
Et je songe que je t'aimais.

Mais, loin de la tienne, ma vie
A pris la route qui dévie
Vers la solitude et l'ennui ;
Mais ma vie est loin de la tienne ;
Par quel chemin veux-tu que vienne
Vers moi le bonheur aujourd'hui ?

L'ATTENTE.

Je t'ai, tout le long du jour, attendu,
Comme je t'attends depuis tant de mois,
Mon cœur tout entier, mon cœur éperdu,
Vit dans mon regard toujours suspendu
Au coin du sentier qui tourne le bois.

J'empêche mes yeux de pleurer ; les larmes
Me cachent la route où tu dois descendre ;
Pourtant, quand je songe aux durs chocs des armes,
Je sens tout mon sein, secoué d'alarmes,
Plein d'un flot de pleurs qu'il n'ose répandre.

Et déjà le soir cache le coteau;
Le bas du sentier se ferme, obscurci;
Je ne vois plus rien que le noir poteau
Qui tient, dans le sang du ciel, l'écriteau
Que tu regardas en partant d'ici.

Encor un jour vain, quand te reverrai-je?
Quand se finira ma cruelle attente?
Chaque nuit, l'espoir fond comme une neige,
Dans mon cœur déçu, qui se prend au piège
D'un espoir nouveau que l'aurore enfante.

Tout est ténébreux; vous pouvez pleurer,
Mes yeux fatigués de vos longs regards,
Vous pouvez enfin vous désaltérer
De ces pleurs brûlants, qu'il faut dévorer
Tant que vous craignez leurs pâles brouillards.

Et demain encor je m'en vais t'attendre,
Le front à la vitre, à la même place,
Fixant le sentier où tu dois descendre,
Que de jours tombés ainsi qu'une cendre!
Que mes yeux sont las! Que mon âme est lasse!

LA DÉSOLÉE.

Vers le fleuve verdâtre et sombre,
Qui, bordé de cyprès sans nombre,
Coule, lisse et froid, dans leur ombre.
Elle est venue ;
En sa morne et dolente pose,
Elle tient une jeune rose
Mourante, encor qu'à peine éclose,
Dans sa main nue.

De quel pays en fleurs fertile,
Vers ce flot aux rayons hostile,
Où l'ombre d'arbres noirs vacille
Comme une nue,

De quels jardins où les lumières
Ouvrent les bouches printanières
Des lis et des roses trémières,
Vient l'inconnue ?

D'un geste où la douleur s'exhale,
Dans la rivière glaciale
Elle a jeté sa rose pâle ;
Et soutenue
A l'un de ces arbres sévères,
Qui font aux eaux crépusculaires,
Comme de stèles funéraires
Une avenue,

Elle a, d'un regard froid et vide,
Vu fuir la fleur sur l'eau rapide,
Debout, navrée et plus rigide
Qu'une statue,
Puis, au pied des cyprès tragiques,
Dans l'herbe où les mauves colchiques
Sèment leurs pâles mosaïques,
S'est abattue.

LE BALCON SUR LA MER.

à Emile Hovelaque.

Ma demeure est bâtie au bord de la mer grise ;
Les grèbes, les pétrels et les blanches mouettes
Entrecoupent leurs vols parmi ses girouettes
Dont les flèches de fer criaillent dans la bise ;

Du côté de la mer, le lichen la recouvre ;
Un lierre la revêt du côté de la terre :
De ma porte je vois la lande âpre et sévère ;
Mais c'est sur les grands flots que ma fenêtre s'ouvre.

Si parfois je regarde, un bref instant, l'espace
Parsemé de dolmens, dominé de calvaires,
Où, parmi les genêts sans fin et les bruyères,
Çà et là un bosquet de chênes se ramasse ;

Si j'écoute, un instant, le son faible des cloches
Arriver jusqu'à moi d'un village invisible,
Aux jours de brume douce où la mer plus paisible
A suspendu son bruit farouche entre les roches;

Je passe de longs jours et les nuits presque entières,
Appuyée au balcon d'où j'aperçois la houle,
Dont l'ondulation sans repos se déroule,
Sous des nuages lourds ou des clartés légères.

Je vois l'âpre combat des vents contre les lames,
Les vagues se dresser, se courber et reluire,
Les courants d'un vert pâle où de l'argent s'étire,
Et des flots gris jouant avec des flots de flammes;

J'écoute une musique incessante et profonde,
Les lents soupirs traînant et mourant sur la grève,
Le courroux que le choc des falaises soulève,
Et l'émoi dont la mer enveloppe le monde.

Et surtout je regarde, à l'horizon, les voiles
Qui passent en rayant le ciel de leurs cordages,
O voiles, rentrez-vous de vos lointains voyages?
Cinglez-vous vers des cieux semés d'autres étoiles?

Et, toujours appuyée au balcon solitaire,
Mon cœur vit dans la brume où l'horizon expire,
Car celui que j'attends partit sur un navire,
Et ne reviendra pas du côté de la terre.

CRÉPUSCULE SUR LA GRÈVE.

à A. Debon.

La mer, ce soir, est taciturne,
Lourde, lisse, lasse, immobile,
Comme de l'huile dans une urne ;
Et, dans le ciel déjà nocturne,
Un puissant nuage est tranquille.

L'horizon est voilé de brume,
Qui dort dans un fond gris et rouge
Où la fin du jour se consume ;
Sauf lorsqu'une étoile s'allume,
Rien, au ciel, ni sur mer, ne bouge.

Seule dans l'immense étendue
De la silencieuse grève,
Une femme, de deuil vêtue,
Paisible comme une statue,
Sur un rocher assise, rêve.

Son front sous son voile se penche,
Ses mains, sur ses genoux croisées,
Tiennent entre elles une branche,
Et sa robe aux plis noirs s'épanche
Jusqu'à toucher les eaux bronzées.

La nuit, qui monte du rivage,
De ses crêpes sombres la voile ;
Bientôt de l'immobile image
Rien ne reste que le visage,
Qui semble toucher une étoile.

Puis il s'efface ; et rien n'exprime
La tristesse qui s'accumule
Au dernier instant qui supprime
La figure étrange et sublime,
L'âme humaine du crépuscule.

LE VRAI PARDON.

Que tous les mots que tu m'as dits,
Cher cœur, soient oubliés ! je veux
Que tes promesses, tes aveux,
Tous les serments que j'entendis,

Et ceux, muets, que tes soupirs
Apportaient de ton cœur profond,
Auxquels un soupir seul répond,
S'effacent de nos souvenirs ;

Que même tes baisers fervents,
Dont mon être entier était fier,
Soient comme est, au bord de la mer,
Un peu d'écume éparse aux vents ;

Que tout cela soit dispersé,
Dissipé, dissous, aboli,
Perdu dans la nuit de l'oubli;
Qu'il ne reste rien du passé!

Afin qu'en ce nouvel amour
Vers qui t'entraîne ton destin,
Loin du port tranquille et certain
Où ton cœur fit un long séjour,

Dans ma tendresse et mon souci,
Aucun reproche, aucun remords,
Aucun scrupule de ton corps,
Pas même un soupçon adouci

Du chagrin dont je puis souffrir,
Me vienne troubler, un instant,
L'espoir que ton cœur inconstant
A d'un bonheur qu'il croit saisir.

Je t'aime assez pour qu'il soit doux
A mon cœur déchiré par toi,
De songer, que jamais, par moi,
Une ombre, un seul regret jaloux,

Un seul reflet du rêve ancien
Ne ternira d'une vapeur
La paix sereine et la douceur
De cet amour fatal au mien.

Rien ne reste donc du tissu
De nos beaux jours longtemps unis!
Déchirons nos bonheurs finis!
Mais si jamais ton cœur déçu,

Endolori, las et blesse,
Désabusé de son espoir,
Ne sachant où se laisser choir,
Se ressouvenait du passé,

Tout à coup, en moi, par milliers,
Se réveilleraient tes aveux,
Tous tes serments, tes anciens vœux,
Et tes moindres mots familiers;

Et tous se presseraient au seuil
De mon cœur plein du même amour,
Pour faire à ton pensif retour
L'ancien, le toujours cher accueil.

DERNIÈRE PROMENADE.

à Henri Sauvage.

Vois ! que le ciel est sombre et bas !
A peine on aperçoit, là-bas,
Le grand geste de l'orme en haut de la colline,
Quand l'autre jour nous pouvions voir
Les feuilles mortes en pleuvoir
Dans la lumière d'or où le soleil décline.

Dans l'épaisseur du gris brouillard,
Un cercle de clarté blafard,
Qui se meut lentement sur l'immobile voûte,
Révèle seul que le soleil,
Le doux soleil au front vermeil,
Dans les cieux attristés poursuit encor sa route.

Aux arbres nus chaque rameau
Reluit d'un fragile ourlet d'eau,
Qui descend vers le tronc et de traits noirs le mouille;
Chacun des clous de l'espalier,
Sous chacun des liens d'osier,
Allonge sur le mur un suintement de rouille.

De feuilles jaunes est jonché
Le sol où nous avons marché,
Sous l'amical abri de la verte avenue;
Dans le branchage dépeuplé,
Notre vieux banc est décelé,
La discrète charmille est dégarnie et nue.

Un grand silence oppresse l'air
Jadis sonore d'un concert
De cris d'oiseaux, de brise et de frondaison fraîche;
Aucun bruit dans ce jour sans voix,
Qu'un pleur de brume, qui parfois
Tombe d'un rameau noir sur une feuille sèche.

Tout expire ; le soir descend,
Comme un mince filet de sang,
De ce ciel douloureux de lumière meurtrie ;
Notre jardin est dévasté,
Il ne reste rien de l'été
Que ce papillon mort dans cette fleur flétrie.

MÉLANCOLIES.

Un ruisseau dans une vallée,
Dont la ramure désolée
Pleure sur l'eau ;
Un banc dans une obscure allée
Qui mène vers un mausolée
Au sombre arceau ;

Un pied mourant de giroflée
Sur une chaumine éboulée ;
Un vieux sureau,
Seul dans la plaine dépouillée,
Où, parmi la brume enroulée,
Passe un corbeau ;

Un peu de fumée envolée,
Au bord d'une forêt rouillée,
Sur un hameau ;
Une vaste baie ensablée,
Où gît la forme mutilée
D'un noir bateau ;

La dolente plainte exhalée,
Près d'une mare reculée,
Par un roseau ;
Un pan de muraille écroulée,
Où tient la porte descellée
D'un vieux château ;

Une statue inconsolée
Qui verdit, dans l'ombre exilée,
Sous un berceau ;
Ou l'image, au loin profilée,
D'une cité démantelée,
Sans un drapeau.

Une forme pâle et voilée,
Qui porte dans sa main troublée
Un noir rameau;
Et, parmi l'herbe bosselée,
Un peu d'argile amoncelée
Sur un tombeau.

SÉPARATION.

à Charles Maurras.

Ainsi donc tu t'en es allée ;
Tu suivis, sans te retourner,
La pâle et jaunissante allée
Qu'Octobre allait découronner !

Je vis s'éloigner ta démarche.
Qui vers moi se hâtait jadis ;
Mes yeux, plus tristes à chaque arche
De rameaux déjà déverdis

Dont allait s'accroissant l'espace
Qui nous séparait pour toujours,
Admiraient cependant la grâce
De ton corps souple aux fins contours.

O doux corps de lait et de neige,
Toujours languissant et frileux,
Toujours priant qu'on le protège,
Doux corps d'albâtre lumineux,

Toujours blotti d'une caresse
Qui semblait chercher un abri
Dans l'amour plutôt qu'une ivresse,
Doux corps moins ardent qu'attendri,

Mais qui, trouvant dans son asile
L'ardeur qu'allumait sa beauté,
En gagnait la flamme subtile,
Et s'embrasait de volupté;

O doux corps, digne du Corrège
Par l'exquise et molle lueur
Qui vêtait, comme un sortilège,
Sa grâce lente et sa blancheur!

Il s'éloignait hors de moi-même,
De mes bras déserts évadé,
Me laissant un front toujours blême,
Un cœur toujours dépossédé.

Tu marchais la tête penchée ;
Le regret, peut-être, un instant,
De notre tendresse arrachée,
Ralentit ton pas hésitant ;

Et peut-être même une larme,
Tremblait-elle en tes chers yeux bleus,
Au moment où mourait le charme
Dont nous aurions pu vivre heureux !

Ah ! peut-être un regard rapide,
Un seul, t'eût remise en mes bras,
Et rendue à mon cœur avide ;
Mais tu ne te détournas pas !

Tu marchais la tête penchée,
Sur le jaune et fauve tapis
Dont l'avenue était jonchée,
Sous les grands ormes assoupis ;

Je t'ai jusqu'au bout regardée
Dans la brume et dans le lointain,
Voyant ta forme dégradée
Flotter dans l'air plus incertain,

Jusqu'à l'âpre minute obscure,
Où, dernier adieu des adieux,
Le point d'or de ta chevelure
Mourut dans les pleurs de mes yeux.



SOUS UNE VIEILLE EPINE ROSE.

à Ernest Foucher.

Chantez en moi, gais oisillons
Qui chantez dans l'épine rose,
Tandis que sur ma main se pose
Mon front creusé d'épais sillons !

Au fond de mon sombre souci,
Votre gazouillement réveille
Des jours de lumière pareille
A la clarté de celui-ci ;

Je suis redevenu l'enfant,
L'enfant qui jouait sous l'épine,
Dans l'ignorance encor divine
Du mal ici-bas triomphant ;

Je bondis, je ris et je cours !
O légères, claires journées,
Qui semblaient toutes matinées,
Jusqu'à l'heure où les soleils lourds,

Rouges comme des étendards,
Flottaient sur la lointaine ferme
Dont la tour ronde était le terme
Des rêves nés de mes regards !

Comme vos chants étaient joyeux,
Et folles vos criailleries,
Dans les ramures si fleuries
Qu'on n'y pouvait suivre vos jeux !

Dans l'air de vos cris étourdi
S'échappait parfois votre bande...
L'épine me parait moins grande,
Bien qu'elle ait sûrement grandi.

Vous vous taisez un court instant !
Ce silence a rompu le charme
Qui vient de mouiller d'une larme
Mes yeux pris au passé distant.

Vous avez beau chanter encor,
Je suis de nouveau l'homme sombre
Dont la vie est au bord de l'ombre,
De la vieillesse et de la mort.

Mais vous ne m'avez pas connu !
Doux oiseaux, de quoi vous parlé-je ?
Trente fois a paru la neige,
Et le Printemps est revenu,

Depuis qu'enfant insoucieux,
J'écoutais, sous ces mêmes branches
Aux mêmes fleurs roses et blanches,
Les grands aïeux de vos aïeux.

RUINE DE CŒUR.

à Édouard Marty.

Mon cœur vieillira, mais ainsi qu'un temple,
Dont le fronton perd ses dieux effacés,
Qu'entoure un azur chaque jour plus ample,
Qui ronge le bord des piliers usés.

L'herbe et les chardons tapissent ses marches,
Les chênes nains ont disjoint son parvis,
Et les muraillers, aux restes des arches,
Mettent les festons des derniers oublis.

Lorsque, dans la nuit, une pierre glisse
Et tombe de lui pour l'ensevelir,
Un soupir parcourt le triste édifice,
Qui semble sentir sa chute et gémir.

A l'endroit sacré du bois d'oliviers,
Des troupeaux fangeux de buffles sauvages,
A peine connus de rares bouviers,
Brisent les roseaux de longs marécages.

Mais sur ce désert et cette ruine
Vit la majesté du culte aboli ;
Le temple aux autels éteints s'illumine
Du Dieu disparu dont il fut rempli.

Quand mon cœur sera dévasté par l'âge,
Jonché de lui-même, il lui restera
D'avoir contenu ta divine image :
Comme un noble temple il s'écroulera.

L'HABITUDE.

à Léon Chailley.

La tranquille Habitude aux mains silencieuses
Panse, de jour en jour, nos plus grandes blessures;
Elle met sur nos cœurs ses bandelettes sûres,
Et leur verse sans fin ses huiles oublieuses;

Les plus nobles chagrins, qui voudraient se défendre,
Désireux de durer pour l'amour qu'ils contiennent,
Sentent le besoin cher et dont ils s'entretiennent
Devenir, malgré eux, moins farouche et plus tendre;

Et, chaque jour, les mains endormeuses et douces,
Les insensibles mains de la lente Habitude
Resserrent un peu plus l'étrange quiétude
Où le mal assoupi se soumet et s'émousse;

Et du même toucher dont elle endort la peine,
Du même frôlement délicat qui repasse
Toujours, elle délustre, elle éteint, elle efface,
Comme un reflet, dans un miroir, sous une haleine,

Les gestes, le sourire et le visage même
Dont la présence était divine et meurtrière ;
Ils pâlissent couverts d'une fine poussière,
La source des regrets devient voilée et blême.

A chaque heure apaisant la souffrance amollie,
Otant de leur éclat aux voluptés perdues,
Elle rapproche ainsi, de ses mains assidues,
Le passé du présent, et les réconcilie ;

La douleur s'amoindrit pour de moindres délices ;
La blessure adoucie et calme se referme ;
Et les hauts désespoirs, qui se voulaient sans terme,
Se sentent lentement changés en cicatrices ;

Et celui qui chérit sa sombre inquiétude,
Qui verserait des pleurs sur sa douleur dissoute,
Plus que tous les tourments et les cris vous redoute,
Silencieuses mains de la lente Habitude.

LA CIGOGNE.

à Paul Vérola.

Quand la blanche cigogne, à travers le ciel bleu,
Frappant à larges coups l'air de sa puissante aile,
Le col tendu, ses pieds roses pendant sous elle,
Vole vers les climats d'or, d'azur et de feu,

Emportée à son rêve, et buvant dans l'éther
L'ivresse des éclairs, elle perçoit à peine
Le long déroulement de l'incessante plaine,
Des fleuves, des forêts, des vallons, de la mer;

Les champs et les coteaux, sortant de l'horizon,
Disparaissent soudain dans une fuite infime;
Et les grandes cités, comme au fond d'un abîme,
N'existent qu'un instant et s'éloignent d'un bond;

Un jour lui fait franchir les bornes d'un pays;
Dans les vents qu'elle fend ou bien qu'elle devance,
Infatigablement son fort désir la lance
Vers les cieux aux soleils toujours épanouis.

Mais soudain son regard prodigieux a vu,
Dans la fente d'un roc, sous un pied de fougère,
Ramper le glissement furtif d'une vipère;
Son inflexible vol d'un coup s'est abattu.

Quand sa chute s'arrête et remonte en essor,
Elle emporte, dans l'air frissonnant, le reptile,
Et, dans son bec couleur d'aurore, le mutile,
Tandis qu'en noirs replis il se noue et se tord.

Alors, songeant toujours aux éclatants soleils,
Aux longues stations au bord des eaux sacrées,
Ou sur les minarets aux coupoles dorées
Où le soir lumineux ruisselle en flots vermeils,

Joyeuse, elle reprend, à la calme hauteur
D'où les terres sans fin redeviennent lointaines,
Son vol splendide, dont l'ourlet noir de ses pennes
Isole dans l'azur l'éclatante blancheur.

LES CHRYSANTHÈMES.

à Louis Ovion.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes !
Les rosiers sont morts, et les diadèmes
Des derniers soleils
Tombent, en pliant leurs tiges séchées,
Dans l'herbe où les fleurs sont déjà couchées
Pour les longs sommeils ;

Les géraniums, les phlox, les colchiques,
Les lourds dahlias, et les véroniques,
Et les verges d'or,
Gisent dans l'humus sous les feuilles mortes,
En proie au hideux peuple des cloportes,
Ouvriers de mort.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes !
Mais l'année a mis ses grâces suprêmes
Dans ces pâles fleurs ;
Leur seule rosée est la fine pluie,
Parfois un rayon presque froid essuie
Leur visage en pleurs ;

Leur blancheur de cire a des teintes mauves.
Les rideaux fanés des vieilles alcôves
Ont leur incarnat,
Leur plus tendre rose est teint d'améthyste,
Et même leur or le plus clair est triste,
Et n'a point d'éclat.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes !
Quel chagrin pensif, en leurs roseurs blêmes,
De leurs froids destins !
Quel délicat rêve en leur blancheur chaste !
Quels nobles et fiers ennuis dans le faste
De leurs ors éteints !

Elles ont grandi sans pouvoir connaître
L'ivresse d'amour qui flotte et pénètre
Leurs sœurs de l'été,
Quand vibre partout le vol des insectes,
Douloureuses fleurs, calmes et correctes
Dans l'air déserté.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes !
Allons en cueillir, puisque tu les aimes
A l'égal des lis,
Des amaryllis de larmes trempées,
Et des sombres cœurs entourés d'épées
De tes chers iris.

Nous rapporterons, en tremblantes gerbes,
Leurs troublantes fleurs, humbles ou superbes ;
Nous en emplirons
Le verdâtre et vieux vase de la Chine,
Où s'enfuit sans cesse et se dissémine
Un vol de hérons.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes !
Nous devinerons les profonds poèmes
D'obscure douleur,
Qui vivent au fond de ces douces âmes,
Dont l'effort d'aimer éclate en des flammes
Qui sont sans chaleur.

Quand le soir hâtif emplira la chambre,
Nous regarderons ces fleurs de Novembre,
Ces fleurs de souci,
Ces fleurs sans espoir, comme des emblèmes ;
Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes,
Et nos cœurs aussi !

HIVER.

VENUE DE L'HIVER.

Que le premier gel vous dénoue,
Et que, dans les brumes dorées,
Sous un ciel paisible où se joue
Un reflet de teintes pourprées,
Vous glissiez calmes et navrées;

Ou que l'ouragan vous secoue,
Et, sur les plaines éplorées,
Dans un ciel noirâtre que troue
Un faisceau de lueurs cuivrées,
Vous disperse, désespérées,

Dans l'herbe morte ou dans la boue,
Tombez, feuilles décolorées!
Dans l'ornière où passe la roue,
Sous les ramures délabrées;
Gisez, en longs amas serrées!

La voix des vents durcis s'enroue,
Adieu les brises soupirées!
Voici le sombre Hiver qui cloue
Aux parois jadis azurées,
Les lourdes tentures cendrées!

Les matelots tirent la proue
De leurs carènes amarrées;
Le paysan, portant sa houe,
Vers les fenêtres désirées
Revient des terres labourées.

Saison où, la main sur la joue,
Devant les braises des soirées,
L'homme seul et triste s'avoue
Ses heures mal aventurées,
Et ses erreurs mal réparees.

CIMETIÈRE SOUS LE GIVRE.

La nuit d'âpre froidure est ivre ;
Du ruisseau sort un rauque appel,
Pour qu'un vent tiède le délivre
De l'étroite étreinte du gel ;

Le champ des morts, couvert de givre,
Terrain maudit semé de sel,
Reluit sous la lune de cuivre,
Lourde et pendue au bas du ciel.

Le saint de pierre, avec son livre
Qu'il montre d'un doigt éternel,
De ses yeux blancs a l'air d'y suivre
Le châtiment de Jézabel.

LES MIMOSAS.

Dans ma chambre est un mimosa,
Et ma chambre en est parfumée ;
Qui, sur ma table, le posa,
Sinon la chère bien-Aimée ?
Dans ma chambre est un mimosa.

Les mimosas au fin feuillage,
En quels lieux, où donc croissent-ils ?
Ils croissent sur un clair rivage
Paré par d'éternels avrils,
Les mimosas au fin feuillage ;

Ils croissent auprès des flots bleus
De la mer Méditerranée,
Loin des cieux bas et nébuleux,
Sur une terre illuminée,
Ils croissent auprès des flots bleus.

De là-bas vient ma bien-Aimée,
C'est là qu'elle a pris son ardeur,
Sa sobre grâce accoutumée,
Et le rayon d'or de son cœur;
De là-bas vient ma bien-Aimée.

Irons-nous un jour, un seul jour,
Où les fins mimosas verdissent,
Dans la baie au calme contour
Où les verts mimosas fleurissent,
Irons-nous un jour, un seul jour?

LES MALHEUREUX.

Le sol est gelé, le vent souffle!
Avant de sortir, le marchand
Met à chaque main une mouffle,
Et dans son manteau s'emmitouffle,
Puis s'en va tout en se mouchant;
Le sol est gelé, le vent souffle.

Les toits blancs ont des pendeloques;
Aux carrefours, le coude au corps,
Les pauvres diables, tout en loques,
Tremblent, bleuis, sous leurs défroques,
Pliés en deux, à demi-morts;
Les toits blancs ont des pendeloques.

Rassemblés en petits colloques,
Ils se disent leurs déconforts :
« Point de travail à ces époques ;
Le froid, la faim, dans leurs bicoques ;
Il fait encor moins dur dehors ! »
Les toits blancs ont des pendeloques.

Et le gros marchand, qui s'essouffle
Et revient en se dépêchant
Vers son poêle et vers sa pantoufle,
Grogne : « Voilà plus d'un maroufle
Qui ferait mieux d'être à son champ » !
Le sol est gelé, le vent souffle !

LE COTEAU SOUS LA NEIGE.

à Raymond Combret.

Il n'est plus ni sentiers, ni haies,
Sur le coteau couvert de neige,
Mais à peine quelques futaies,
Comme les groupes d'un cortège
Qui cherche un chemin effacé.

Quelques chaumières déformées,
Encor plus basses et massives,
Laissent leurs grisâtres fumées
S'élever, pâles et chétives,
Dans le ciel bleu, clair et glacé.

Helas! le bûcher n'est pas riche:
Un peu de tourbe et de broussaille;
Ont-ils dans la huche une miche,
Une couverte sur leur paille,
Ceux qui sont, en cercle pressé,

Blottis au plus loin de la porte,
Entre ces murs minces de glaise?
Lorsque la pauvre flamme est morte,
Sur le pauvre foyer sans braise,
Près du dernier sac affaissé

Où le dernier froment s'épuise,
Quand la femme ou que l'enfant tousse,
Ou pleure de froid, sous la bise
Qui fait choir, à chaque secousse,
Un fin grésil du toit percé,

Comme la nuit est douloureuse
Pour l'homme impuissant et farouche,
Dont la face hâve se creuse,
Et qui sent aux coins de sa bouche
Le sel par les larmes laissé!

Sous ces minables toits de chaume,
Que longue et rude est la semaine,
Lorsque le bras nourricier chôme,
Et que dans un coin l'outil traîne,
Loin des yeux tristes repoussé!

A côté de chaque chaumine,
Une ombre plus dure s'allonge,
En assombrissant la colline;
Dans une brume qui le ronge,
Le soleil rougeâtre a baissé;

Mais avant qu'il ne s'y enlise,
Pendant un riche instant rapide,
Quand, sur la vapeur encor grise,
Son disque, élargi, plus solide,
Pose encore à peine enfoncé,

Une belle lumière rose,
Glissante, oblique et délicate,
Sur la blancheur morne se pose,
Et le coteau, presque écarlate,
Dans l'azur froid s'est redressé;

Puis, dans l'atmosphère durcie,
La colline redevient blême,
Et bleuit, de nouveau transie,
En retombant sur elle-même,
Sous un ciel soudain plus foncé.

LARGESSES.

Ma mignonne, que veux-tu ?
Veux-tu des fleurs, par brassées ?
Le manteau dont est vêtu
L'Été, brodé de pensées,
De roses, de fleurs pressées,
A tes pieds s'est abattu !

Si tu veux des papillons,
Ils viendront en troupes folles.
En prenant pour des rayons
Tes cheveux aux boucles molles,
Et pour des lis tes épaules ;
Les voici par tourbillons !

Si tu veux les astres d'or
Que le jour cache en ses toiles,
Viens les choisir, quand tout dort,
Et qu'ils scintillent sans voiles,
Je te mettrai des étoiles,
Plein les mains, comme un trésor!

Si c'est mon cœur, hélas, dis,
Comment te le donnerai-je?
Qui sait quand je le perdis?
Le promettre est sacrilège;
Demande plutôt la neige
Des hivers du temps jadis.

LA CENDRE.

Je ne crains plus ton charme,
Tu peux venir;
J'ai su, sans une larme,
M'en affranchir.

Je pense à ton mensonge,
Sans te haïr;
Tu ne m'es plus qu'un songe,
Tu peux venir.

J'ai transformé mon âme,
Tu peux venir;
Rien de l'ancienne flamme
Ne peut jaillir.

J'ai recouvert de cendre
Ton souvenir;
Je n'ai rien à défendre,
Tu peux venir.

ADIEU SUR LA GRÈVE.

Sur la grève,
D'où la marée
S'est retirée,
Flotte un rêve
De lueur pourprée :

Elle expire ;
La grève est grise ;
Une âpre bise
S'y déchire ;
Au loin l'eau se brise.

Sur le sable,
Dans l'ombre épaisse,
Le ciel s'affaisse,
Redoutable
De morne détresse.

Tout exhale
Une amertume;
Et, dans la brume
Glaciale,
Un phare s'allume.

Adorée,
Notre âme pleure,
Car voici l'heure
Abhorrée:
Tu pars, je demeure.

LE CALICE DES BAISERS.

à P. Pontsevrez.

Le calice d'or des baisers
Porte une émeraude à chaque anse.
La verte pierre d'espérance
Aux rayons jamais apaisés ;

Un cercle pourpre de rubis,
La pierre des fièvres brûlantes,
L'entoure de flammes sanglantes,
De feu sombre et d'éclats subits ;

Mais au fond du calice d'or
Est incrustée une améthyste,
La pierre violette et triste
Des pleurs, du deuil et de la mort.

LES ADIEUX.

O caresses désespérées
Des amants que le sort sépare,
Au fond desquelles se prépare,
Sous les tendresses murmurées,
L'adieu !

Qui dira vos douloureux charmes,
Quand, parmi les baisers farouches
Qui s'étreignent sur les deux bouches,
Coulent à flots amers des larmes
De feu ?

Dans votre indicible délire,
Les cœurs ensanglantés se tordent ;
Vos délices affreux les mordent
Comme deux bêtes que déchire
L'épieu !

Les deux corps qu'un sanglot secoue,
Serrés d'une dernière étreinte,
Sentent en eux, glacés de crainte,
Mourir ce bonheur qui dénoue
Leur nœud !

Maintenant l'exil les réclame,
Ils ne se verront plus sur terre ;
Chaque âme, à jamais solitaire,
Ne retrouvera plus l'autre âme
Qu'en Dieu !

LA MORT ET L'AMOUR.

à Amédée Pigeon.

Si l'épouvante de la Mort
N'était pas mêlée à l'Amour,
Aurait-il toute sa tendresse?
Comme se repose et s'endort,
Sur le long chemin qu'il parcourt,
Le voyageur que rien ne presse,

L'Amour chérirait sans effort,
Certain d'un éternel séjour;
Et je ne sais quelle paresse
Changerait son puissant accord
En un murmure calme et sourd
Au fond d'une habitude épaisse.

Mais parce qu'il connaît le sort,
Que la vie est une eau qui court,
Dans ses bras frémissants il presse
Son tremblant et frêle trésor,
Dont, avant la chûte du jour,
Mourra la grâce enchanteresse.

Plus il se sait durable et fort,
Plus il se sent fragile et court,
Plus déchirante est sa détresse,
Plus son baiser éperdu mord
L'être adoré qu'un noir vautour
Doit arracher à sa caresse !

VANITÉS.

Hélas ! combien de fois j'ai déjà vu le cierge
S'allumer tristement auprès d'un cher cercueil,
Et suivi l'huissier noir qui frappe de sa verge
Le pavé de l'église aux tentures de deuil !

Notre existence brève est une étroite berge,
Et nous des naufragés sur ce rebord d'écueil ;
A chaque instant, un flot en prend un qu'il submerge :
Et nous nous déchirons dans la haine et l'orgueil !

LA TRISTESSE DU VENT.

à Gaston Stiegler.

Que veux-tu répondre au vent qui soupire,
Au vent qui te dit le chagrin des choses,
Le trépas des lis, des lilas, des roses,
Et des clairs essaims gelés dans la cire ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

Il dit qu'il est triste et las de conduire
Le gémissement de tout ce qui souffre,
De frôler toujours ce qui tombe au gouffre,
De passer partout où la vie expire ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

Lui répondras-tu qu'un cœur peut suffire,
Un seul cœur humain chantant dans la joie,
Pour le consoler de sa longue voie
Sur les champs sans fin que l'hiver déchire ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

Où trouveras-tu ce cœur qui désire
Rester ce qu'il est en sa calme fête,
Le cœur qui n'ait point de douleur secrète,
Pour laquelle il n'est ni baume, ni myrrhe ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

Sera-ce ton cœur, et faut-il te dire
Que le vent prendrait sur tes lèvres closes
Un chagrin plus grand que celui des choses,
Et dans ton regard, un plus haut martyre ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

Alors réponds-lui, de ton cher sourire,
Qu'il ne frôle pas les âmes humaines,
S'il ne veut porter de plus lourdes peines
Que celles qu'il cueille en son vaste empire ;
Que veux-tu répondre au vent qui soupire ?

LA FIN DES BŒUFS.

à Emile Legouis.

Lorsque les bœufs poussés en troupe à l'abattoir,
Haletants, harassés jusqu'à se laisser choir,
Meurtris sur le garrot par les bâtons ferrés,
Et par les crocs des chiens déchirés aux jarrets,
Les genoux fléchissants, les yeux troubles et lourds,
Arrivent sur le seuil de ces sinistres cours
Où des hommes aux bras éclaboussés de sang
Vont et viennent, avec un coutelas au flanc,
Ils s'arrêtent soudain, et sur tout le troupeau
Court un frisson de peur qui fait frémir leur peau,
Ravivant chaque plaie où se montre la chair.
Dans leurs yeux engourdis passe un farouche éclair

D'horreur, d'étonnement, de désespoir hagard,
De supplication, qui leur fait un regard
Dont le Ciel doit trembler. Un vaste beuglement
Navré, douloureux, sort du nuage fumant
Qui s'exhale au-dessus de leurs mufles levés;
Puis leur regard éteint redescend aux pavés
Où luisent des filets d'une eau sanguinolente;
Et, soumis, reprenant leur démarche indolente,
Les fronts bas comme au poids du joug, les pauvres bêtes
S'avancent lentement en balançant leurs têtes,
Du noble mouvement que suivait le sillon,
Et que guidait le choc léger de l'aiguillon.

PAR UNE SOIRÉE DE TEMPÊTE.

à Eugène Gourio.

La tempête mugit et tout l'air est en peine :
Accourant de l'ouest, avec sa moite haleine
Elle a tué le gel qui durcit les chemins ;
Le sol gras et glissant sous les pas incertains
Annonça le premier sa prochaine venue,
Alors que le ciel pur n'avait pas une nue ;
Puis, légers et très hauts, on put apercevoir
Quelques longs filets gris qui rougirent le soir,
Et l'air sembla plus lourd sans devenir plus sombre ;
Puis une brume fine où flottait un peu d'ombre
Envahit de partout le firmament pâli
Mais toujours uniforme et calme et sans un pli ;

La brume commença doucement à descendre,
Plus lourde, plus opaque, et comme de la cendre
Parut peser sur l'air et le rendre plus chaud ;
Un vent intermittent qui soufflait par sursaut
Courut à ras de terre, agitant les arbustes
Et laissant en repos les arbres plus robustes.
Mais ses coups se faisant plus fréquents et plus longs
Se joignirent en vent continu dont les bonds,
Se haussant par degrés, atteignirent les têtes
Des chênes qui bientôt gémirent, et les faîtes
Des toits où s'éveillaient des grincements de fer,
Et la voûte du ciel immobile et couvert,
Qui brusquement brisée en masses de nuages,
Et se bouleversant d'étranges éclairages,
S'émut, et s'ébranlant d'un fougueux mouvement,
D'un coup, vers l'est, se mit à fuir éperdument.

Depuis, une clameur emplit la vaste voûte
Des cieux, longs hurlements, affreux cris de déroute,
De colère, d'effroi qui se heurtent entre eux ;
Dans les airs effarés, maintenant ténébreux,
Roule une immense voix qui semble haletante
De la douleur d'un monde ou de son épouvante ;

Il tombe dans la nuit des déluges de pleurs,
Et de prodigieux battements de douleurs
Font trembler l'univers secoué jusqu'aux astres.
De quels crimes, de quels fléaux, de quels désastres
Cette voix parle-t-elle en sanglots monstrueux ?
Est-ce un gémissement ? Ou sont-ce les aveux
Du forfait accompli par le maître du Monde,
Lorsque, au lieu de laisser la matière inféconde,
Comme un germe éternel d'angoisse il a jeté
La Vie en un chaos qui n'aura palpité
Aux plis dévorateurs de l'existence inique
Que pour créer la loi de cruauté cosmique
Qui, donnant le néant à l'Être pour support,
Entretient la souffrance au moyen de la mort,
Et conduit à la mort à travers la souffrance ?

O jours où je baisais les doigts de l'Espérance

A DES YEUX.

à Antony Blondel.

Si tes yeux leur manquaient, que deviendraient mes rêves?
Sans l'azur de ce ciel où monte leur essor,
Ils ne connaîtraient d'autre horizon que le bord
De mon cœur douloureux et que ses pâles grèves.

Si l'espace infini qui va jusqu'à ton âme,
Ne leur était ouvert pour s'envoler vers toi,
Et devenir plus beaux en s'éloignant de moi,
Ils resteraient, oiseaux lourds et gris, sur la lame

Qui déferle, parmi les bas-fonds de ma vie,
Contre un sable de joncs et de chardons semé,
Et, dans un limoneux remous inanimé,
Clapote entre les rocs et s'y traîne asservie.

Mais, comme des oiseaux migrateurs, ils s'envolent,
Ils montent, ils s'enfuient dans tes yeux azurés,
Ils disparaissent vers les pays désirés
Où, loin de mon esprit que les bises désolent,

Dans sa haute douceur et sa paix souveraine,
Dans un rayonnement d'espoir et de bonté,
Hors de notre climat haineux et tourmenté,
Vit ton âme splendide, adorable et sereine.

Ils ne parviennent pas, peut-être, jusqu'à elle:
Leur aile se fatigue avant d'avoir atteint,
A travers tant de ciel, le rivage lointain
Où fleurit de ton cœur la première asphodèle;

Mais ils reviennent tous, vers ma vie âpre et sombre,
Plus heureux et meilleurs d'avoir volé vers toi,
Et mettent sur le cœur souffrant qui les reçoit
Des reflets de clarté qu'ils rapportent dans l'ombre;

Pareils à ces oiseaux éclatants dont les plumes,
Palpitant par milliers et mêlant leurs couleurs,
Changent pour un instant en terrasses de fleurs
Un rocher morne et noir environné d'écumes.

UN CŒUR.

Sitôt que j'eus le franc usage de mon cœur,
Je le mis en des mains qui s'ouvraient pour le prendre ;
C'étaient de douces mains, si belles de blancheur,
Dont le toucher était délicieux et tendre.

Heureux et frémissant de les sentir sur lui,
Mon cœur, comme un oiseau, resta dans leur caresse ;
Les vents n'ont parfumé, le clair soleil n'a lui
Qu'à travers leur tiédeur de nid et leur mollesse.

Mais, un jour, ces deux mains aux fins doigts cerclés d'or,
Devinrent brusquement glaciales et roides,
Et, le serrant toujours par un dernier effort,
Se crispèrent sur lui dans des étreintes froides.

Elles semblaient vouloir ne pas l'abandonner,
Et vouloir l'emporter dans la tombe avec elles,
Où les clairs saphirs dont elles aimaient s'orner
Allaient, à tout jamais, perdre leurs étincelles.

Quant la Mort, qui déclôt et qui vide les mains,
Les força de s'étendre ouvertes et glacées,
Mon cœur leur échappa, tel que sur les chemins
On ramasse un ramier aux ailes fracassées.

LA VIE DES PLEURS.

à Charles Normand.

Les pleurs ont une vie, et les meilleurs d'entre eux
De l'abîme du cœur montent vers la lumière ;
Ils surgissent du fond secret et ténébreux
Où les chagrins confus se déchirent entre eux,
Jusqu'au bord transparent et pur de la paupière.

Quelque sombres que soient la haine ou le désir,
Dévorants, le remords, l'angoisse ou la souffrance,
Parmi lesquels leur flot peut sourdre ou peut jaillir,
Si jusque dans l'azur des yeux il vient mourir,
Il connaît la clarté, mère de l'espérance.

Les plus maudits alors sont trempés de lueurs;
Ils tremblent dans les cils en perles irisées;
Sur des traits dévastés de crimes ou de peurs,
Ils donnent un instant aux plus longues pâleurs
Un peu de l'éclat frais et chaste des rosées.

Ils soulagent le cœur triste, inquiet ou dur,
En frayant une issue à sa sourde amertume;
Et laissent pénétrer un regard du ciel pur
Au chaos de tourments affreusement obscur
Où l'âme au fond de soi se tord et se consume.

Encore, ils font germer en d'autres cœurs humains
La fleur de la pitié qui rend tendres les lèvres,
Qui rend les yeux plus beaux, qui fait s'ouvrir les mains,
Qui fait pencher les fronts sur le bord des chemins,
Et naître les baisers qui guérissent les fièvres.

Malheureux par dessus tous les autres les cœurs
Où les sources des pleurs ne sont pas assez fortes
Pour jaillir jusqu'au jour; ceux où sur des douleurs
Dont rien n'éclairera les inertes noirceurs.
Pèse un poids glacial et lourd de larmes mortes!

LES LITANIES DE L'OUBLI.

Comme un parfum faiblit dans les plis d'une robe,
L'odeur de tes cheveux se meurt dans ma mémoire;

Comme un reflet pâlit dans la clarté des yeux,
Ton visage indécis se meurt dans ma mémoire;

Comme un astre se fond dans les rayons de l'aube,
Ta nocturne douceur se meurt dans ma mémoire;

Comme un écho languit dans un vallon neigeux,
Ton expirante voix se meurt dans ma mémoire;

Comme un geste se perd au lointain d'une route,
Le rythme de ton corps se meurt dans ma mémoire;

Comme un frisson s'éteint dans un désir calmé,
L'émoi de ton amour se meurt dans ma mémoire;

Comme un dernier amen se tait sous une voûte,
Mon dernier vœu pour toi se meurt dans ma mémoire;

Comme tout ce qui meurt dans ce qu'il a charmé,
Tout ce qui me fut toi se meurt dans ma mémoire.

L'ENSEVELISSEMENT DE LA VIE.

à Léon Morel.

Sur ma vie est tombé le sable fin des heures ;
Sans trêve, il a coulé des profondes demeures
D'où le Temps se déverse et s'épand sur l'Espace ;
Et ce fut tout d'abord une poussière basse
Qui couvrit faiblement les herbes et les fleurs,
Alourdissant leur grâce et voilant leurs couleurs ;

Et partout s'éteignit l'éclat de la rosée ;
La poudre des instants, constamment déposée,
Tombant sans que mes yeux pussent la voir descendre,
S'amassa, s'étendit, et, comme de la cendre,
Dépassa les gramens, et cacha les grands lis,
Sous l'épaississement continu de ses plis.

Les vallons, gais d'oiseaux, remplis de senteur douce,
Frissonnants de fougère, et veloutés de mousse,
Les tertres où pleurait une source inquiète,
Envahis par le sable à la marche muette,
Sous sa nappe étouffante et morne confondus,
Se sont comblés, se sont affaissés, et perdus.

Quelques grands arbres verts furent le seul refuge
Où s'enfuirent, devant le dévorant déluge,
Les dernières gaîtés, les espoirs de mon âme;
Quelques convictions que chaque jour réclame
Résistèrent encor sur quelques grands rochers,
Qui sombraient lentement dans ces flots desséchés.

Ces rochers recouverts, et ces arbres eux-mêmes,
Mon âme n'offrit plus que des champs nus et blêmes,
Semblable à l'uniforme et mortuaire Egypte,
Où le désert s'amasse au-dessus d'une crypte,
Et, sous ses tassements plus profonds et plus froids,
Enfonce le débris des peuples et des rois.

Rien ne met plus son ombre en cette plaine aride
Qu'un obélisque, un sphinx, ou quelque pyramide;
Sur ce sol de trépas, formé de catacombes,
Rien ne voit le soleil fécondant que des tombes,
Vestiges mutilés d'hommes évanouis;
Et les sépulcres seuls ne sont pas enfouis.

Ce qui subsiste en moi, ce sont des cénotaphes
Où les noms ont quitté le bronze des agrafes;
Des cippes, des cercueils; ce sont les effigies
De desseins d'autrefois, d'anciennes énergies;
Des simulacres froids d'espoirs et de désirs;
De vides monuments; ce sont des souvenirs.

IN PEJUS RUIT.

à Lucien Marcheix.

Je porte des douleurs plus vieilles que moi-même,
Mon cœur est encombré de chagrins hérités,
Et je sens quelquefois mon front devenir blême
De remords que je sais n'avoir pas mérités ;

L'angoisse, les regrets, les tares, les faiblesses
De ceux d'où nous sortons roulent à travers nous,
Pour passer, augmentés de nos propres détresses,
Par le cœur des enfants bercés sur nos genoux ;

Un fleuve plus chargé de hontes et d'alarmes
Descend en emportant dans ses érosions
Des opprobres nouveaux et de nouvelles larmes,
Et grossit à travers les générations ;

Jusqu'à ce qu'entraînant toujours plus de misère,
Il charrie, en ses flots sans cesse plus malsains,
Un poison si puissant de mal héréditaire,
Qu'il tue, en y passant, les derniers cœurs humains;

Et qu'épuisant enfin dans des êtres étranges
Son onde d'amertume en un dernier effort,
Il aille déposer ses limons et ses fanges
Dans l'estuaire immense et morne de la Mort.

LA GUIRLANDE DU SOMMEIL.

à Francis Tattegrain.

La guirlande du sommeil,
De nuit en nuit suspendue,
Sur le pâle et frêle éveil
Des jours humains est tendue.

Elle part du mur obscur
Dressé sur notre naissance,
Et s'attache à l'autre mur
Fait de nuit et de silence

Qui clôt nos espaces courts
De son obstacle funèbre;
Ses arcs réguliers et lourds,
De l'une à l'autre ténèbre,

Semblent poser un décor
Sur la façade éphémère
De notre chétif effort ;
Un noir décor funéraire.

LA PAIX DE L'HIVER.

à Daniel Fouquet.

Dans l'horizon d'hiver, vaste, uniforme et vide,
Le ciel était d'azur, l'air paisible et limpide;
La neige étincelait sur le sol et les arbres,
En cristaux infinis, plus blancs que ceux des marbres
Qui viennent d'être ouverts par le choc du marteau;
Nul cri, nul bruit de vent, de ramure, ni d'eau.

Un immense silence avait rempli l'espace;
Tout était suspendu; tout ce qui vit et passe,
Bouge, chante, frémit, s'inquiète, désire,
Comme les mouvements aux veines du porphyre,
Semblait être fixé pour le repos final,
Dans un indestructible et lucide cristal,

Mais que tout était beau! les forfaits de la vie,
Les douleurs dont jamais elle n'est assouvie,
Son exécrable jeu de poursuite et de crainte,
La rumeur de combat dont la terre est étreinte,
Tout le mauvais effort semblait être arrêté,
Sous ce ciel pur et froid comme l'éternité.

Dans ce puissant sommeil de neiges et de givre,
Mon cœur, lourd de chagrin, était surpris de vivre ;
Cette impassible paix, semblable à la sagesse
Du Monde, lui faisait sentir plus sa détresse,
Car seul il palpitait et pensait souffrir seul
Dans cet universel et glorieux linceul.

Et mon cœur, en songeant que crime et que souffrance
Sont les couleurs du fleuve obscur de l'existence,
Se dit : « La blanche Mort seule est pure et sereine !
Sera-t-elle jamais la pitoyable reine
D'un univers soustrait aux jours et aux instants ?
Quand se terminera l'angoisse des printemps ? »

Mais, par dessus le front blême d'une colline,
Dans la clarté de l'air, si froide et cristalline
Que des pleurs n'auraient pu naître en sa sécheresse,
Montant comme un présage et comme une promesse,
Et s'emparant du ciel par son éclat accru,
Le grand globe gelé de la lune apparut!

DECENTER MORI.

J'ai la mort en moi, non la mort lointaine,
Celle qu'on suppose et qui doit venir,
Mais la mort déjà fixée et prochaine,
Et je sais le point dont je vais périr.

Elle est là, je sens son travail paisible
Qui jusqu'à présent n'est pas douloureux,
Mais dans quelques mois deviendra terrible;
J'en ai vu mourir, je mourrai comme eux!

C'est un peu de poids, de tension, de gêne,
Une peine brève, un tiraillement,
Un peu de douleur sourde et souterraine,
Suivie aussitôt d'assoupissement;

C'est peu, ce n'est rien, pas même une entrave,
Pourtant cette peine a je ne sais quoi
De dominateur, de vital, de grave,
En quoi se pressent le grand désarroi ;

Un outil mortel en moi fait son œuvre,
Et je sais le temps que prend pour finir
La main qui le tient et qui le manœuvre ;
J'ai quatre ou cinq mois encor pour mourir ;

J'ai quatre ou cinq mois à pouvoir encore
Entendre le rire et les mots humains ;
Je pourrais compter ce que chaque aurore
Me laisse de jours vivants dans les mains.

Déjà l'Univers s'éloigne et recule,
Je le vois confus comme un fond de mer ;
C'est moi qui répands le lourd crépuscule
Où l'immensité des choses se perd.

Je porte en moi-même une nuit profonde,
Qui sera sans fin, et dans peu de temps
Débordant de moi couvrira le monde ;
Je la sens emplir mon être : j'attends !

Non pas sans révolte et sans amertume
Je mourrai ; j'aimais la lumière, l'art,
Les hommes auxquels le cœur s'accoutume,
Les fêtes toujours neuves du regard ;

J'avais essayé de me faire une âme
D'un peu de bonté, d'un peu de savoir ;
C'était, je le veux, une pauvre flamme
Mais où s'épurait l'éclat du Devoir.

Redoutable instant ! Tomber de la cime
Où le Je se sait, et crée un vouloir
Ainsi qu'un cristal, dans l'ignoble abîme
De l'inconscient et du néant noir !

Surtout, je ressens la sombre colère
Du forfait par qui périt emporté
L'être qu'a sacré l'auguste mystère,
Le sublime effort d'avoir existé !

Je ne souffre encor que par la pensée
De l'adieu prochain qui va s'accomplir ;
Mais dans quelques jours sera commencée
L'agonie affreuse où je dois finir.

Je sais ce qu'elle est ; elle est effroyable ;
Le plus long supplice et le plus cruel
Auprès d'elle est doux ; je ne suis coupable
Que d'être né homme et d'être mortel.

J'essaierai pourtant d'avoir du courage,
De serrer les dents, de garder mes cris,
Je suivrai la mort à son sombre ouvrage,
Cachant ma défaite avec mon mépris.

Si je meurs ainsi que je le souhaite,
J'aurai sur ma lèvre un rictus d'orgueil,
Quand le menuisier clouera sur ma tête
Le couvercle obscur et lourd du cercueil.

FUGUE FINALE ET INITIALE.

Première Voix.

La neige tombe à gros flocons ;
Par dessus nous, le ciel est noir ;
La terre, autour de nous, est noire ;
La lourde neige seule est blanche ;

On entend huer les faucons,
Dans les murs croulants du manoir ;
La sorcière est à son grimoire ;
Et le corbeau dort sur sa branche ;

Le gel sème l'air de frissons,
Dieu ! qu'il est triste de s'asseoir
Seul au foyer, quand la mémoire
Sur le puits du passé se penche !

DEUXIÈME VOIX.

Sur les toits pendent les glaçons,
Mais le soleil les fera choir ;
L'Hiver est chose transitoire,
Le Printemps prendra sa revanche ;

Les rayons battront les buissons ;
Aux eaux claires de l'abreuvoir,
Les troupeaux libres viendront boire,
Sous un ciel couleur de pervenche ;

Lors, les cœurs auront des chansons,
Lors, les cœurs reprendront espoir,
Et célèbreront la victoire
Des bourgeons sur la neige blanche !

TABLE

TABLE

I.

PRINTEMPS.

II.

ÉTÉ.

III.

AUTOMNE.

Pages

IV.

HIVER.

Achevé d'imprimer

LE TRENTE ET UN JANVIER MIL NEUF CENT TROIS

par

L. DANEL

à

LILLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Etude sur Henri Regnault. — *L. Boulanger.*

Etude sur la Chanson de Roland. — *L. Boulanger.*

La Vie et les Œuvres de Robert Burns, 2 v. in-8. — *Hachette et Cie.*

A l'Amie Perdue (poésies). — *Hachette et Cie.*



